

Reading French Stories

For

Advanced students

No exercises

No questions

No puzzles

No cartoons

National Library of Australia

ISBN 0 9587244 3 1

A.Bark 2022

Une aventure extraordinaire

«Demandez les nouvelles, demandez les nouvelles !»
crie le vendeur de journaux. «Une nouvelle sensationnelle !
... merci monsieur ... demandez les nouvelles !»

Cela se passe à Londres, le 15 Janvier 1862. Le journal
s'appelle le «Daily Telegraph». Un gros titre barre la
première page :

« Traversée de l'Afrique en ballon »

Sous le titre, on peut lire :

1. Le docteur Fergusson va
traverser l'Afrique d'est en
ouest, en ballon.

C'est la première fois qu'on
utilise ce moyen de transport.

Le docteur Fergusson dirige
lui-même les préparatifs et la
construction du ballon.

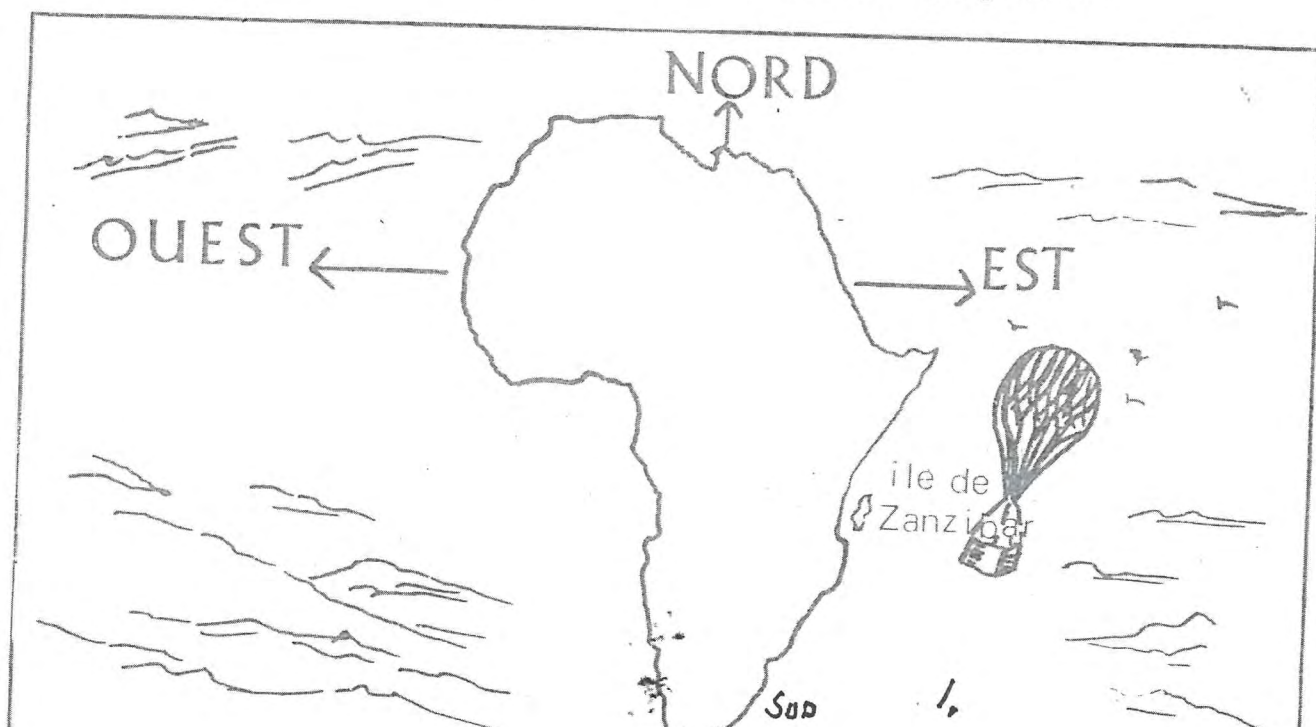
2. Le départ aura lieu de l'île
de Zanzibar.

Le ballon sera transporté par
bateau jusqu'à Zanzibar.

Le matériel nécessaire au
voyage est déjà prêt, dans les
caisses.

3. Le docteur Fergusson em-
mènera avec lui ses amis Dick
Kennedy et Joe.

Bonne chance au docteur et
à ses compagnons !



Une aventure extraordinaire.

Voici l'article paru dans le « Daily Telegraph », annonçant le départ du docteur Fergusson.

Traversée de l'Afrique en ballon

Londres. Extraordinaire ! Le docteur Fergusson, savant bien connu, va traverser l'Afrique d'est en ouest, dans un ballon ! Oui, dans un ballon, par les airs !

Des hommes ont, déjà, essayé de traverser l'Afrique, mais en utilisant les routes et les rivières. Les uns ont dû abandonner : ils n'ont pas résisté à la faim, à la soif, à la maladie. Les autres ne sont jamais revenus : ils se sont perdus dans la brousse ou dans la savane.

C'est la première fois qu'un ballon est utilisé pour un voyage aussi long.

« C'est moins pénible et plus rapide que par route. » a dit le docteur Fergusson. « Et puis

nous verrons l'Afrique d'en haut. »

Le départ aura lieu de l'île de Zanzibar. Cette île est située à l'est des côtes africaines. On transportera le ballon jusqu'à Zanzibar dans un navire de guerre le « Resolute ».

C'est le docteur Fergusson lui-même qui dirige les préparatifs et la construction de l'aéronef. Les vivres et le matériel, emballés dans des caisses, sont déjà à bord du bateau.

Le docteur Fergusson ne part pas seul. Il emmènera avec lui ses deux amis : Dick Kennedy et Joe.

Bonne chance au docteur Fergusson et à ses compagnons !

De Londres à Zanzibar.

- Le 10 février** : la construction du ballon est terminée. Tout le matériel est prêt.
- Le 16 février** : le « Resolute » arrive au port de Londres où il jette l'ancre. Il doit transporter les trois voyageurs et le ballon à Zanzibar.
- Le 18 février** : le ballon, le matériel, et les caisses de vivres sont embarqués dans la cale du bateau.
- Le 21 février** : les trois amis embarquent. Le « Resolute » quitte le port de Londres et se dirige vers l'île de Zanzibar.
- Le 30 mars** : le « Resolute » arrive à Cap. Il jette l'ancre pour se ravitailler en charbon.
- Le 31 mars** : le « Resolute » reprend la mer, toujours vers le sud. Il double le Cap de Bonne Espérance. Il passe près de Madagascar et continue sa route vers Zanzibar.
- Le 15 avril** : à onze heures, le « Resolute » entre dans le port de Zanzibar.
- Le 16 avril** : on débarque le ballon et le matériel.
- Le 17 avril** : on installe, dans la nacelle, l'appareil pour fabriquer le gaz ; puis on gonfle les deux aérostats.
- Le 18 avril** : on charge, dans la nacelle, les vivres, le matériel, la provision d'eau et cinquante sacs de lest.
- Le 19 avril** : à neuf heures, les trois compagnons s'installent dans la nacelle. C'est le départ ! Le voyage commence ...

L'aventure commence.

1. Le dix-sept avril, l'appareil pour fabriquer le gaz est installé, et, la nuit suivante, on commence à gonfler les deux aérostats. Cette opération dura huit heures.

Le dix-huit avril, on charge le matériel, on fait la provision de vivres et la provision d'eau. Les cinquante sacs contenant le lest sont placés au fond de la nacelle, à porté de la main. Vers cinq heures du soir, les préparatifs sont terminés. On vérifie une dernière fois, non, il ne manque rien.

2. Le lendemain :

- Tu es bien décidé à partir ? demande Kennedy qui tente, encore une fois, de retenir son ami.
- Tout à fait décidé, mon cher Dick, réplique le docteur.
- J'ai tout fait pour t'en empêcher, dit Kennedy. Puisque c'est ainsi, je t'accompagne.
- J'en étais sûr, dit le docteur avec émotion. Allons !

3. A neuf heures, les trois compagnons prennent place dans la nacelle. Le docteur allume le chalumeau et pousse la flamme pour produire une chaleur rapide. Le ballon se soulève ; les matelots tirent sur les cordes pour le retenir et l'empêcher de partir.

- Mes amis, s'écrie le docteur Fergusson, donnons un nom à notre navire aérien. Appelons-le « Victoria » !
 - Hourra ! crient les spectateurs. Hourra pour le Victoria !
- Lâchez tout !

Les matelots lâchent les cordes. Libéré, le Victoria s'élève rapidement, tandis que, du navire, partent quatre coups de canon.

La grande aventure commence.

La chienne grondée

Ma chienne, la Chougna, n'est certes pas une bête.
Je la prends par l'oreille et je lui dis : « Pourquoi
Te comportes-tu mal, Chougna, devant le monde ?
Pourquoi, quand nous sortons, faut-il que je te gronde ?

Pourquoi ne vois-tu pas un coq sans le poursuivre ?
Si bien que, moi, j'ai l'air d'avoir une chienne ivre.

Cela me fait mal voir, les gens sont irrités ;
Je te connais pourtant de bonnes qualités,
Fidèle, réservée, intelligente, affable.
Mais vraiment quand tu sors, tu n'es pas raisonnable.

Victor Hugo



Le rocher qui marche.

1. Le Victoria descend vers une immense prairie. Pour s'arrêter, les trois voyageurs jettent l'ancre dans les hautes herbes. Le ballon continue d'avancer, poussé par le vent. Il reçoit, tout à coup, une forte secousse. L'ancre est accrochée.

- Nous sommes pris, dit Joe.
- Eh bien, jette l'échelle, réplique Kennedy.

Il n'a pas fini de parler, un cri aigu retentit.

- Qu'est-ce que c'est ?
- Un cri bizarre !
- Tiens ! Nous marchons !
- L'ancre **a dérapé** !
- Mais non, elle tient toujours, dit Joe.
- C'est le rocher qui marche !



2. En effet, quelque chose bouge dans les herbes :

- Un serpent !
- Eh non ! dit le docteur, c'est une trompe d'éléphant.
- Un éléphant ?

Kennedy épaule sa carabine.

- Attends, Dick, attends !
- Ah oui, l'animal nous remorque.
- Et du bon côté !

3. L'animal avance rapidement. Il arrive bientôt à la clairière.

- Il est magnifique !
- L'ancre est prise entre ses défenses. Il ne peut pas s'en débarrasser.
- Il faut couper la corde.
- Pas encore, il nous mène dans la bonne direction.

Le ballon dans l'orage.

Un nouveau danger menace les trois amis. Un soir, ils voient le ciel se couvrir : un orage se prépare.

Fatigués, les voyageurs décidèrent de passer la nuit, immobiles, en plein ciel.

— Allez vous reposer pendant que je monterai la garde, proposa le docteur à ses compagnons.

Kennedy et Joe s'allongèrent sous leurs couvertures et le docteur demeura seul dans l'immensité.

Cependant, de gros nuages noirs couvrirent entièrement le ciel et l'obscurité se fit plus profonde.

Tout à coup, un éclair violent déchira le ciel, suivi d'un roulement de tonnerre effrayant.

— Alerte ! s'écria le docteur Fergusson.

Joe et Kennedy, réveillés par le bruit épouvantable, se tenaient prêts.

— Descendons-nous ? fit Kennedy.

— Non, le ballon n'y résisterait pas. Montons avant que le vent ne se déchaîne !

Et il augmenta la flamme du chalumeau. Dans cette partie de l'Afrique, les orages se développent très vite et on peut compter jusqu'à trente cinq éclairs par minute.

Un second éclair déchira la nuit et fut suivi d'autres.

— Trop tard ! dit le docteur. Il nous faut maintenant traverser une zone de feu avec notre ballon rempli de gaz.

— Mais pourquoi ne pas descendre à terre ? demande Kennedy.

— Le risque d'être foudroyé est le même. nous serions vite déchirés aux branches des arbres ! répondit le docteur.

— Nous montons ! Nous montons ! dit Joe.

— Plus vite ! Plus vite encore !

Le ciel était en feu. Les éclats du tonnerre se succédèrent dans un roulement infernal.

— Qu'allons-nous devenir ? dit Joe.

Le ballon dans l'orage.

Le vent se déchaînait avec une violence effrayante et tordait les nuages. On eût dit le souffle d'un ventilateur immense qui soufflait sur un incendie.

Le docteur Fergusson maintenait son chalumeau à pleine chaleur ; le ballon **se dilatait** et montait. A genoux, au centre de la nacelle, Kennedy retenait les rideaux de la tente.

Le ballon tourbillonnait à donner le vertige et la nacelle se balançait dangereusement.

— A la garde de Dieu ! dit le docteur Fergusson.
Soyons sur nos gardes !
Nous sommes en danger !

La voix du docteur parvenait à peine aux oreilles de ses compagnons.

Le ballon tournoyait, **tourbillonnait** mais il montait toujours.

Au bout d'un quart d'heure, il avait dépassé la zone de l'orage. Alors, les trois voyageurs découvrirent un étonnant tableau. On aurait cru assister à un immense feu d'artifice. En bas, les éclairs, l'orage. En haut, le ciel étoilé, calme et tranquille.

— Quel magnifique spectacle ! s'exclama Joe.

Le docteur consulta le baromètre, il indiquait près de quatre mille mètres d'altitude. Il était onze heures du soir.

— Maintenant, il n'y a plus de danger, dit le docteur, à condition de rester à la même hauteur.



Le puits asséché.

1. Le Victoria **survole** le désert depuis quelques jours.

— Le vent est trop faible, nous n'avançons pas, dit Kennedy.

— Le soleil brûle, dit Joe.

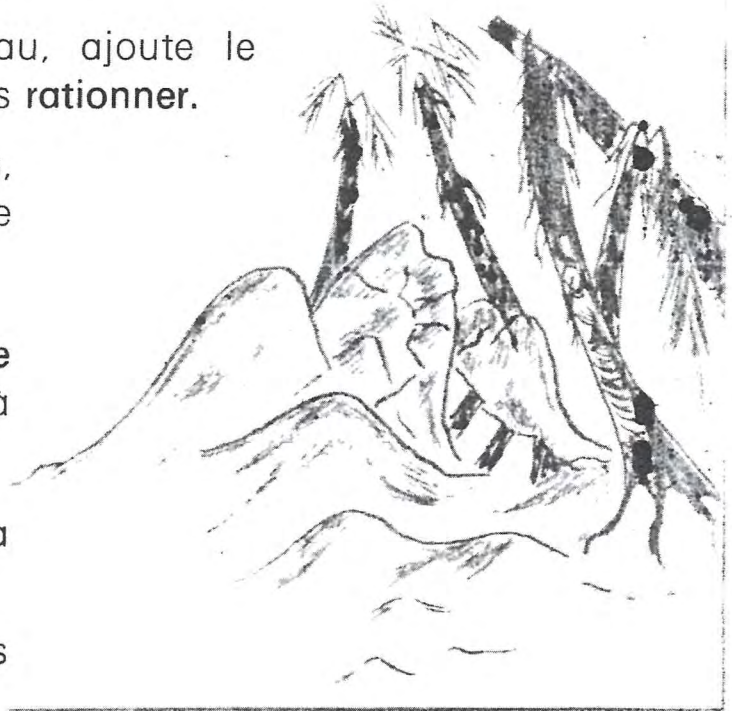
— Nous manquons d'eau, ajoute le docteur, il faudra nous **rationner**.

— Si le vent ne se lève pas, nous allons mourir de soif.

2. Joe qui **observe** l'horizon, s'écrie tout à coup :

— Regardez, là-bas, sur la dune !

— Cela ressemble à des arbres.



Le docteur prend sa longue-vue pour mieux voir.

— Ce sont des palmiers, dit-il. S'il y a des palmiers, il y a aussi de l'eau.

— De l'eau ? Nous sommes donc sauvés, dit Joe en sautant de joie.

3. Le ballon va lentement mais dans la bonne direction. Le voilà maintenant au-dessus des arbres.

— Pauvres palmiers ! dit le docteur. Ils sont morts depuis longtemps.

En effet, les arbres sont desséchés.

— Pas une goutte d'eau, dit Kennedy en regardant tristement le puits en ruines.

— Sans eau, nous allons mourir de soif, se lamente Joe.

— Allons, du courage, dit le docteur. Descendons et fouillons le fond du puits. Nous trouverons peut-être un peu d'eau.

Le puits asséché.

1. Depuis quelques jours, le Victoria survole le désert. Il semble, aux trois amis, que le ballon n'avance pas : il n'y a pas assez de vent pour le pousser.

Les trois compagnons souffrent aussi du soleil brûlant et de la chaleur étouffante. Ils ont soif et n'ont pas assez d'eau. Le peu d'eau qui leur reste est rationnée en attendant de trouver un puits dans cet immense désert.

2. Vers quatre heures, Joe s'écria :

— Regardez, là-bas, sur la dune !

— Cela ressemble à des arbres, répondit Kennedy.

Le docteur prit sa longue-vue et la pointa vers l'endroit indiqué.

— Ce sont des palmiers, déclare le docteur.

— S'il y a des arbres, il y a sûrement de l'eau, ajouta-t-il après un moment.

— De l'eau ? Nous sommes donc sauvés ! cria Joe en sautant de joie.

3. Le ballon avance lentement et arrive finalement au-dessus des arbres.

— Oui, ce sont des palmiers, annonce le docteur, mais des palmiers morts !

Dick et Joe regardent avec effroi les deux palmiers desséchés. Au pied de ces arbres sans vie, il y a un puits, mais un puits totalement sec : aucune trace d'eau ! Les trois compagnons découragés se regardent sans pouvoir prononcer un mot.

Après un long moment de silence, Kennedy finit par dire :

— Pas une goutte d'eau ! Le puits semble tari depuis longtemps.

— Pas d'eau ! dit Joe. Alors nous sommes condamnés à mourir de soif !

— Ne vous découragez pas, lança le docteur. Descendons au fond du puits et fouillons. Peut-être, trouverons-nous un peu d'eau.

Est-ce que le chameau peut vivre sans boire ?

Le chameau peut vivre plusieurs semaines dans le désert sans boire une goutte d'eau. Après quoi, il aura tellement soif qu'il boira le contenu d'une baignoire.

Autrefois, on croyait que la bosse d'un chameau était une sorte de réservoir naturel où l'eau était emmagasinée. Cela vous fait rire, et vous avez raison !

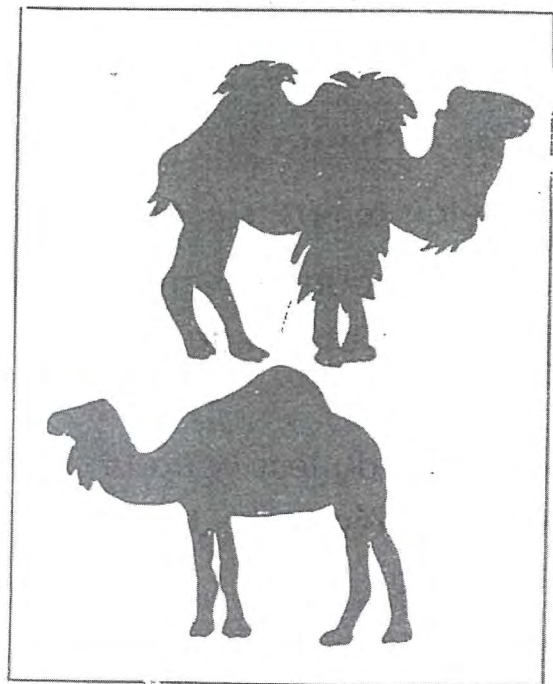
Les habitants du désert savent, eux, que dans la bosse il n'y a pas d'eau mais de la graisse. Grâce à cette graisse, le chameau peut vivre longtemps sans manger.

Mais alors ? comment le chameau peut-il rester longtemps sans boire ? C'est parce que tout son corps contient de l'eau. Il y en a dans sa chair, dans son sang, dans sa peau, dans ses muscles. A mesure qu'il utilise cette eau, son corps devient de plus en plus sec : il se dessèche. On dit qu'il se déshydrate.

Le chameau est comme tous les êtres vivants. Il a besoin d'eau pour vivre, même s'il résiste plus longtemps à la soif.

Le sais-tu ?

- * Le chameau qui vit en Asie a deux bosses.
- * Le chameau qui vit en Afrique n'a qu'une bosse : c'est un dromadaire.
- * L'estomac du chameau ressemble à une véritable éponge. Il peut contenir jusqu'à dix litres d'eau.



Perdus dans le désert depuis quelques jours, sans eau, les trois amis sont désespérés. Le soleil insupportable, l'air chaud irrespirable et la soif les ont rendus comme fous. C'est la fin ...

Alors que Kennedy et Joe étaient dans le désespoir le plus profond, ils entendirent le docteur crier :

— Là-bas ! Là-bas !

L'immense désert s'agitait comme une mer par un jour de tempête. Les vagues de sable déferlaient les unes sur les autres. Une sorte de tourbillon s'approchait d'eux. Le soleil disparaissait derrière cet épais nuage. Une lueur d'espoir brilla dans les yeux de Fergusson.

— Le simoun ! s'écria-t-il.

— Le simoun ! répéta Joe sans trop comprendre.

— Tant mieux, s'écria Kennedy avec désespoir. Tant mieux, nous allons mourir !

— Tant mieux ! répliqua le docteur. Au contraire, nous allons vivre !

Il se mit à jeter rapidement le lest. Les compagnons le comprirent enfin, se joignirent à lui et commencèrent à vider la nacelle.

— Et maintenant, Joe, dit le docteur, jette dehors ton minerai !

Joe n'hésita pas, mais il éprouva un regret. Le ballon s'éleva.

— Il était temps, s'écria le docteur.

Le simoun arrivait avec rapidité. L'immense tourbillon allait atteindre le ballon qui n'avait pas pris assez de hauteur. Il risquait d'être écrasé.

— Encore du lest ! cria le docteur à Joe.

— Voilà, répondit Joe en précipitant un énorme morceau de minerai.

Le Victoria monta rapidement au-dessus de la trombe et fut entraîné avec une vitesse incalculable au-dessus de cette mer de sable. Quatre heures après, la tempête cessait. Le Victoria planait en vue d'une oasis.

Les fauves dans l'oasis.

Emporté par le simoun, le Victoria arrive au-dessus d'une oasis qui ressemble à une île couverte d'arbres verts au milieu de cet océan de sable.

— L'eau ! L'eau est là ! s'écria le docteur.

Ce dernier manœuvra et le ballon descendit. Kennedy et Joe sautèrent sur le sol pour aller à la recherche de l'eau. Le docteur Fergusson, qui est resté dans la nacelle, leur cria :

— Vos fusils ! Prenez vos fusils ! Et soyez prudents !

Les deux amis avancèrent rapidement vers les arbres. Ils pénétrèrent ensuite sous une fraîche verdure qui annonçait une source. Dans leur hâte, ils ne firent pas attention aux traces qui marquaient çà et là le sol humide.

Soudain, un rugissement retentit.

— Le rugissement d'un lion ! dit Joe.

— Tant mieux ! répliqua le chasseur. Nous nous battons.

— De la prudence, monsieur Kennedy, de la prudence !

Mais Kennedy ne l'écoutait pas. Il s'avancait, la carabine armée, décidé à combattre. Sous un palmier, un énorme lion, à la crinière noire, se tenait dans une posture d'attaque. Dès qu'il aperçut le chasseur, il bondit. Au même moment, Kennedy tira. La balle toucha le fauve en plein cœur. Le lion tomba mort aux pieds des deux amis.

Kennedy se précipita vers le puits et s'étala devant une source fraîche ; il y trempa ses lèvres et but sans pouvoir s'arrêter. Joe l'imita.

— Et le docteur ? demanda Joe.

Kennedy s'arrêta de boire, remplit une bouteille et s'élança sur les marches de l'escalier du puits. Mais stupéfaction ! Un corps énorme bouchait l'ouverture.

— Nous sommes enfermés ! dit Joe.

— C'est impossible ! dit Kennedy. Qu'est-ce que cela veut dire ? ...

Un terrible rugissement lui répondit.

- Un autre lion ! s'écria Joe.
- Non, c'est une lionne ! Ah ! La maudite bête, attends ! dit le chasseur en armant sa carabine. Il tira, mais l'animal avait déjà disparu.
- En avant, s'écria-t-il.
- Non, monsieur Kennedy, non, vous ne l'avez pas tuée. Elle est là, prête à bondir sur le premier qui osera sortir.
- Mais que faire ? Il faut sortir ! Et le docteur qui attend !
- Attirons l'animal. Passez-moi votre carabine.
- Que veux-tu faire ?

Joe retira sa veste, la disposa au bout de l'arme et la présenta comme appât, au-dessus de l'ouverture. La bête furieuse se précipita dessus. Kennedy tira. La balle fracassa l'épaule de la lionne qui roula sur l'escalier et renversa Joe. Au moment où ce dernier se croyait perdu, une seconde détonation retentit : le docteur apparut, son fusil encore fumant à la main.

- Merci docteur, dit Joe. Vous m'avez sauvé la vie !

Joe se releva, enjamba le corps inerte de la lionne et passa au docteur la bouteille pleine d'eau.



Le hareng saur

Il était un grand mur blanc - nu, nu, nu,
Contre le mur une échelle - haute, haute, haute,
Et, par terre, un hareng saur - sec, sec, sec.

Il vient, tenant dans ses mains - sales, sales, sales,
Un marteau lourd - lourd, lourd, lourd
Et un grand clou pointu - pointu, pointu, pointu.

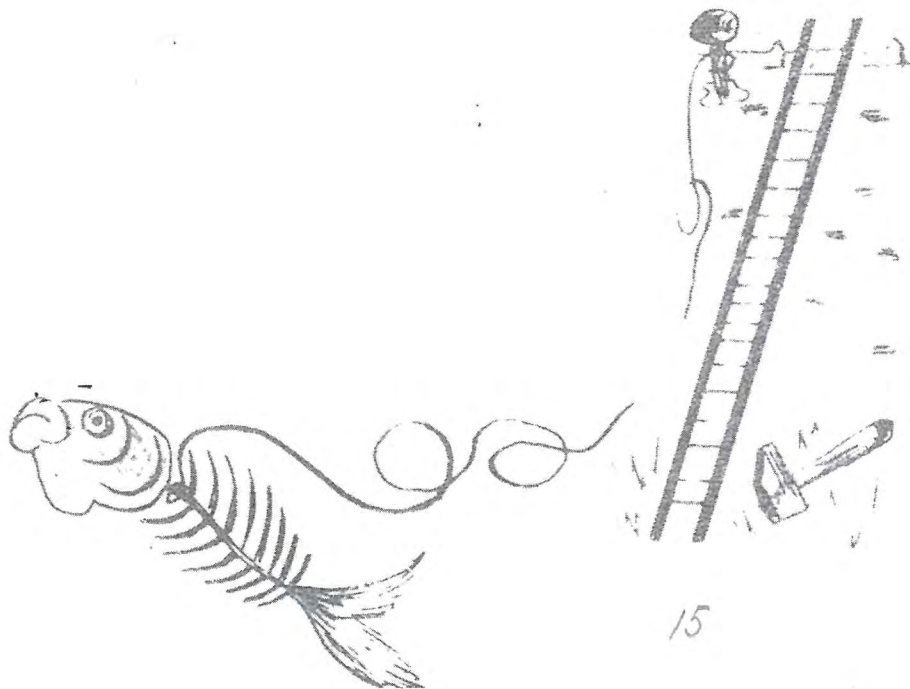
Alors il monte à l'échelle - haute, haute, haute,
Et plante le clou pointu - toc, toc, toc,
Tout en haut du grand mur blanc - nu, nu, nu.

Il laisse aller le marteau - qui tombe, qui tombe,
qui tombe,
Attache au clou la ficelle - longue, longue, longue,
Et, au bout, le hareng saur - sec, sec, sec,

Il redescend de l'échelle - haute, haute, haute,
L'emporte avec le marteau - lourd, lourd, lourd
Et puis, il s'en va ailleurs - loin, loin, loin.

Et depuis, le hareng saur - sec, sec, sec,
Au bout de cette ficelle - longue, longue, longue
Très lentement se balance - toujours, toujours, toujours.

Charles Cros



Les gypaètes attaquent.

- Regardez ! Des oiseaux s'approchent de nous !

Le docteur prend sa lunette :

- Ce sont des gypaètes, dit-il. S'ils nous attaquent ...
- Nous nous défendrons, dit Kennedy en prenant sa carabine.
- Non, Dick, ne tire pas. Tu les rendrais furieux.
- J'ai assez de balles pour les abattre tous !
- Et s'ils passent au-dessus du ballon ?
- Que faire alors ? demanda Kennedy.
- Il faut attendre. Prenez vos fusils et tenez-vous prêts. Mais, surtout, ne tirez pas sans mon ordre.

Pendant ce temps, les gypaètes se sont approchés. Ils poussaient des cris effrayants. Maintenant, ils tournent autour du ballon.

— Il faut monter encore, dit le docteur.

Les gypaètes montaient aussi. Ils suivaient le Victoria.

— Attention !

Un des rapaces piqua brusquement comme une flèche sur le ballon.

— Il va crever l'enveloppe ! Feu ! Feu !

Deux coups partirent.

Alors les gypaètes changèrent de tactique. Ils s'élevèrent au-dessus du ballon et les voyageurs ne les virent plus.

— On ne les voit plus. ils ont disparu !

Alors le docteur devint subitement pâle. Il savait ce qui allait arriver ...



Les gypaètes attaquent.

- Regardez ! Voyez-vous ces oiseaux qui s'approchent de nous ? s'écria Joe.
- Des oiseaux ? dit le docteur en prenant sa lunette.
- Ce sont des gypaètes. Je préfère qu'ils soient loin de nous.
- Vous avez peur de ces volatiles ? dit Joe.
- Oui, car s'ils nous attaquent ...
- Eh bien, nous nous défendrons, dit Kennedy en prenant sa carabine.
- Ne tire pas, Dick. Si tu tirais, tu les rendrais furieux et ils nous attaqueraient.
- Et pourquoi ? J'ai assez de balles pour les abattre tous.
- Et que ferais-tu, s'ils passaient au-dessus du ballon ? Tu ne pourras plus les voir ; ils crèveront cette enveloppe qui nous soutient et nous sommes à plus de mille mètres d'altitude ! Nous sommes dans la même situation qu'un chasseur en face d'une troupe de lions.
- Que faire alors ? demanda Kennedy.
- Attendre. Prenez vos fusils et tenez-vous prêts, mais ne tirez pas sans mon ordre.

Pendant ce temps, les gypaètes **encerclaient** le ballon en poussant des cris effrayants. On pouvait voir leurs cous pelés, leurs becs crochus et leurs pattes en forme de serres.

Le docteur, inquiet, décida de monter plus haut. Les gypaètes montèrent aussi et n'abandonnaient pas le ballon. Soudain, un des rapaces, piqua comme une flèche sur le ballon, le bec et les serres ouverts.

- Feu ! Feu ! s'écria le docteur.

D'une balle, Kennedy coupa le cou d'un gypaète ; Joe fracassa l'aile d'un autre qui s'approchait.

Alors les gypaètes changèrent de tactique. Ils disparurent de la vue des voyageurs et montèrent au-dessus du ballon.

Le docteur était inquiet car il savait ce qui allait arriver ...

Les rapaces.

Les rapaces sont des animaux carnivores, c'est-à-dire des animaux qui se nourrissent de chair. Ils ont un bec recourbé et des pattes (pieds) armées de griffes. Ils peuvent rester en l'air très longtemps, en planant. Quand ils aperçoivent une proie, ils se laissent tomber comme une pierre. Il est rare que la proie leur échappe.



Les rapaces sont des animaux utiles. Ils se nourrissent de petits rongeurs (rats, mulots) et de serpents. Parfois, ils s'attaquent à de gros animaux lorsque ces derniers sont faibles ou malades.

Les rapaces diurnes chassent le jour. Il ne faut pas confondre les faucons avec les éperviers dont les ailes sont plus longues et pointues. Les vautours ont une petite tête, sans plumes, sauf le gypaète qui est le plus grand des rapaces européens.



Les aigles ont un vol majestueux. Leurs nids sont appelés aires.

Les rapaces nocturnes chassent surtout la nuit. Les hiboux ont des aigrettes de plumes qui ressemblent à deux petites oreilles. Les chouettes ont un vol silencieux grâce à leurs plumes fines et souples.

Comment distinguer les rapaces diurnes des rapaces nocturnes ?

Les premiers ont les yeux placés de chaque côté de la tête. Les seconds ont des yeux implantés de face : ils regardent



Le courage de Joe.

Les gypaètes s'élevèrent au-dessus du Victoria et disparurent de la vue des voyageurs. Les trois amis se regardèrent en silence.

Soudain, on entendit un bruit comme un tissu qu'on déchire. La nacelle plongea brutalement dans le vide.

— Nous sommes perdus ! s'écria Fergusson en regardant le baromètre.

L'enveloppe du ballon déchirée se dégonflait. On entendit le sifflement du gaz qui s'échappait.

— Jetez du lest ! Jetez du lest ! ordonna le docteur.

En quelques secondes, on jeta tout le lest : sacs de sable et pierres. Mais le ballon continuait de descendre.

— Nous tombons toujours ! ... Videz les caisses à eau ! Nous tombons dans le lac !

Le docteur se pencha. Le lac semblait venir à lui et les objets grossissaient à vue d'œil. Le Victoria n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres de la surface du lac.

— Les provisions ! Jetez les provisions ! s'écria le docteur.

Et la caisse fut jetée dans l'espace. La chute devint moins rapide, mais les malheureux descendaient toujours.

— Jetez ! Jetez encore ! s'écria une dernière fois le docteur.

— Il n'y a plus rien à jeter, dit Kennedy.

— Si ! répondit Joe. Et il disparut par-dessus le bord de la nacelle.

— Joe ! Joe ! fit le docteur terrifié.

Mais Joe ne pouvait plus entendre. Le Victoria, rendu léger, reprenait l'ascension. Bientôt, le ballon remonta dans les airs, à plus de trois cents mètres d'altitude.

— Perdu ! dit Kennedy désespéré.

— Perdu pour nous sauver ! répondit Fergusson.

Et ces hommes, si courageux, sentirent couler les larmes sur leurs joues.

Qu'est devenu le pauvre Joe ? 19

L'histoire de Joe.

Joe est retrouvé sain et sauf par ses compagnons.
Écoutons-le raconter son extraordinaire histoire.

« Lorsque je me suis jeté dans le vide, je suis tombé dans un lac immense. Bientôt, un courant rapide m'entraîna vers le nord. Mon premier mouvement fut de lever les yeux ; je vis le Victoria remonter au-dessus du lac. J'étais heureux car je savais que vous étiez sauvés. Je me trouvai donc au milieu du lac et je me mis à nager vers une île que j'apercevais à l'horizon.

Au bout d'une heure et demie d'efforts, je pus me rapprocher du rivage. Mais, à mesure que je m'approchais du rivage, un sentiment de peur s'empara de moi : et si je rencontrais un crocodile ? Je savais que ces animaux étaient **voraces** et qu'ils n'hésitaient pas à s'attaquer à l'homme.

J'avançai donc avec une extrême prudence, l'œil aux aguets. Je n'étais plus qu'à quelques brasses du rivage quand soudain je vis les herbes bouger et une forme allongée glisser dans l'eau. « Bon, voilà ce que je craignais ! » me dis-je. « Je vais être dévoré par un crocodile ! » Et je plongeai rapidement pour échapper à ce terrible danger.

C'est alors que je sentis le contact d'un corps énorme et rugueux qui m'écorcha au passage. J'étais terrifié, je me mis à nager à une vitesse extraordinaire, m'attendant, à chaque moment, à être happé par les énormes mâchoires du crocodile.

Tout à coup, je me sentis saisi par un bras, puis par le milieu du corps. Je me croyais perdu ! Pauvre de moi ! J'allais donc servir de déjeuner à un crocodile ! Quel triste sort !

La légende d'Icare.

Dédale est un architecte habile. Sur ordre de Minos, roi de Crète, il construit le **Labyrinthe** dans lequel est emprisonné le **Minotaure**. Retenu par Minos, Dédale souffre d'être loin de sa patrie. Il décide de s'enfuir.

1. « Minos, dit-il, garde la terre et la mer, mais le ciel est libre. C'est par là que je voyagerai. »

Pour voler, il faut des ailes : Dédale prend des plumes, les arrange si bien qu'on dirait qu'elles sont nées de cette manière. Il les attache avec du fil par le milieu et lie les extrémités avec de la cire en leur donnant une légère courbure afin qu'elles imitent les ailes des oiseaux.

2. Son fils Icare l'aide dans son travail.

— Icare, lui dit-il, il faut aller dans un juste milieu ; si tu descends trop bas, l'humidité des vagues alourdira tes plumes. Si tu montes trop haut, le feu du soleil les brûlera. Vole entre les deux extrémités et prends ton chemin en me suivant. »

3. S'élevant bientôt, Dédale vole devant Icare. Il est comme l'oiseau qui mène ses petits, sortis du nid pour la première fois. En le voyant pêcher prenant des poissons au bout de sa ligne, le berger sur son bâton les regardent passer avec étonnement.

Icare vole ainsi pendant longtemps. Ils sont loin de la Crète quand Icare, devenu plus hardi, quitte son père pour voir le ciel de plus près. Il monte très haut, trop près du soleil. La cire qui lie les ailes se ramollit et fond. Les plumes se détachent. L'air ne supporte plus Icare qui tombe dans les flots.

L'homme a toujours rêvé ... de voler comme un oiseau.

1. Chacun connaît la légende d'Icare qui s'envola en fixant des ailes sous ses bras. Mais il vola trop haut, trop près du soleil. La cire, qui tenait les plumes, fondit et Icare tomba à la mer.

D'autres hommes imitèrent Icare et essayèrent de voler en attachant des ailes artificielles à leurs bras. Mais leurs muscles n'étaient pas assez puissants pour les soulever.

2. « Il faut fabriquer une machine avec des ailes fixes », pensa l'Anglais George Cayley. Et en 1804 (comme c'est loin !) il construisit le premier aéroplane.

En 1897, le Français Clément Ader construisit un moteur à vapeur. Son appareil « Eole » vola pendant une dizaine de mètres ! ... C'était beaucoup, pour un début !

En 1903, deux Américains, les frères Wright, réussirent à faire voler un avion poussé par un moteur à essence. Poussé, oui ! Cet avion, peu ordinaire, volait à l'envers : queue en avant.

En 1909, Blériot traverse la Manche à la vitesse de soixante quinze kilomètres à l'heure et à cent mètres d'altitude.

3. Quels progrès depuis ! Malgré son poids énorme, Concorde peut voler à la vitesse de deux mille cent kilomètres à l'heure. Il peut voler aussi pendant six mille cinq cents kilomètres sans être obligé de se poser pour se ravitailler !

Les débuts de l'aviation.

(Les débuts de l'aviation furent difficiles. Il a fallu beaucoup de patience, de courage et de sacrifices pour réaliser des progrès. Écoutons Henri Farman, un des premiers aviateurs, raconter son aventure.)

1. « Je me rappelle ma joie quand, par un soir de juillet 1907, j'ai senti pour la première fois mon aéroplane se soulever du sol et faire son premier bond ! Après avoir fait, au mois de septembre suivant, plusieurs bonds de trente à quatre vingts mètres, je réussissais, le quinze octobre, un vol magnifique de deux cents mètres ! Je revois mon enthousiasme d'alors en sentant, pour la première fois, mon appareil se redresser de lui-même.

Le vingt six octobre, après un vol de sept cent soixante et onze mètres, en cinquante deux seconds, je réussissais à traverser le terrain dans toute sa longueur ...

2. Le treize janvier 1908, je sortis mon appareil du hangar pour participer au « Grand prix du kilomètre » en circuit fermé. Mon appareil est sur la ligne du départ. Après avoir tout vérifié moi-même, je monte sur mon siège. Devant, à trois cents mètres, les deux poteaux entre lesquels je devais passer en vol et revenir. Plus loin, au fond du terrain, le poteau de virage avec un grand **fanion** ...

3. Comment je me suis enlevé, comment j'ai franchi la ligne de départ, volant à trois ou quatre mètres, comment j'ai viré et atterri ensuite, tout cela reste comme dans un rêve très lointain.

Deux souvenirs très nets me restent. Le vol qui n'avait duré qu'une minute et cinquante deux secondes m'avait paru interminable ; la joie de tous mes amis qui m'enlevaient de mon siège, m'embrassaient, me portaient sur leurs épaules jusqu'au hangar ...

Je ne crois pas avoir ressenti une aussi grande fierté que ce jour-là. »

Première traversée de l'Atlantique.

Charles Lindbergh, un audacieux aviateur Américain décida de faire la traversée de l'Atlantique : partir de New-York et atterrir à Paris, un vol d'environ 6 000 kilomètres, sans s'arrêter une seule fois.

Le vingt mai 1927, à l'aube, l'avion de Lindbergh fut remorqué par un camion, de son hangar jusqu'à la piste. Les préparatifs prirent encore du temps. Il était huit heures lorsque l'avion, lourd comme une citerne (1 710 litres d'essence à bord), commença à rouler sur la piste boueuse.

L'avion roula longtemps, les roues quittèrent le sol, le touchèrent de nouveau, puis encore une fois ; enfin l'avion s'éleva péniblement dans les airs.

Les avions modernes d'aujourd'hui montent le plus vite possible à plusieurs kilomètres d'altitude et les pilotes naviguent aux instruments. La radio les renseigne sur le temps, sur leur route. Lindbergh n'avait pas de radio, ses instruments étaient réduits au minimum. Il volait comme un oiseau, observant le paysage, montant ou descendant selon les nuages ...

L'avion se trouvait en plein ciel. La cabine était ouverte. Lindbergh ne la fermait pas pour éviter de sombrer dans le sommeil : avant de s'envoler, il avait passé une journée et une nuit sans dormir. Déjà la somnolence le prit.

Lindbergh était seul, sans radio et avec des instruments rudimentaires. Il savait aussi qu'au cours de cette traversée, il allait rencontrer des difficultés. Mais tout cela n'était rien. L'essentiel de cette traversée extraordinaire, serait la lutte contre le sommeil !

Le premier homme dans l'espace.

Voici la véritable histoire de Youri Gagarine, le premier homme de l'espace.

Il est 9 h 7 mn, le 12 avril 1971. Ce matin-là, Gagarine se rend, comme d'habitude, au terrain où il s'entraîne depuis deux ans. Il a revêtu une combinaison spéciale. Un ascenseur l'a déposé au sommet de l'immense fusée à étages de 60 mètres de haut. Dernières **recommandations** des savants et des ingénieurs, et Gagarine s'installe dans l'étroite cabine. Il s'attache solidement sur le siège-divan, fixe son casque-radio. Il est très calme. Une voix venue du sol lui parvient : « Attention, c'est le départ ! Six, cinq, quatre, trois, deux ... » Gagarine n'entend ni le « un » ni le « zéro » dans le rugissement des moteurs à réaction. Il a été **plaqué** sur son siège, comme par un violent coup de poing. Sans sa combinaison, son corps serait écrasé, ses veines éclateraient ...

La fusée monte toujours, selon la courbe calculée par les machines électroniques. Soudain, d'un seul coup, Youri ne se sent plus écrasé : la fusée est à une telle distance de la terre qu'elle ne peut plus retomber : elle n'a plus de poids ! Elle tourne maintenant autour de la Terre sans moteur, à une vitesse de 20.000 km / h. Détaché de son siège, Gagarine flotte dans sa cabine. Il n'y a plus ni haut, ni bas. Ses bras, ses jambes, ne pèsent plus rien. Grâce à son entraînement, il s'habitue rapidement et peut même travailler. Il écrit ce qu'il voit et ce qu'il sent mais il doit toujours tenir son carnet qui flotte dans l'air !

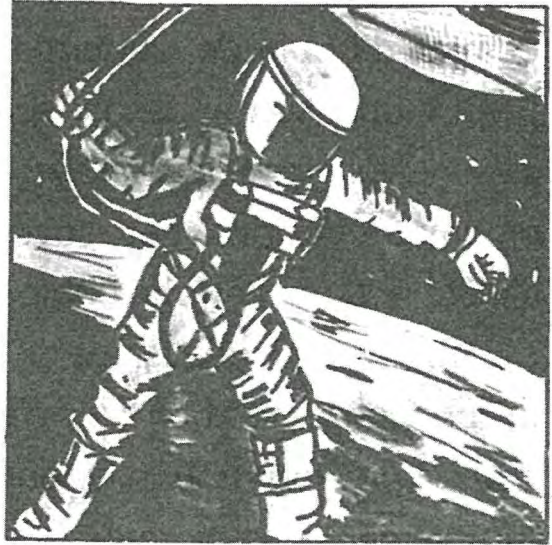
Gagarine contemple maintenant le spectacle qu'il a sous les yeux. Il voit des îles, des fleuves ... La terre lui apparaît comme une boule, avec une partie éclairée, aux belles couleurs. Le ciel est tout à fait noir ... Mais une voix venue de la terre lui annonce : « Attention, la descente va commencer ». 254

Première sortie dans l'espace.

Le 18 Mars 1965, le cosmonaute Alexeï Léonov réalise la première sortie dans l'espace. A 482 km d'altitude, il sort de sa cabine et flotte librement, pendant dix minutes, dans l'espace.

Durant sa sortie, A. Léonov est relié au vaisseau par un cordon de 5 mètres. Il peut communiquer avec son camarade resté à bord, par téléphone.

Dans le vide, il n'y a plus de poids : les objets ne pèsent plus rien. Alexeï Léonov flotte comme s'il était dans l'eau. Il fait la chandelle et s'amuse même à faire des culbutes.



Au retour sur la Terre, A. Léonov raconte :

« Je me sentais très léger. En tirant doucement sur le cordon, je me rapprochais du vaisseau ; je m'éloignais en me renversant en arrière. Je pouvais rester immobile ou tourner sur moi-même. Je voyais tantôt les étoiles, tantôt la surface de la Terre. C'est un spectacle inoubliable ! Je survolais de vastes zones vertes. Je reconnaissais facilement les fleuves et les montagnes. Il me semblait planer au-dessus d'une carte de géographie, aux couleurs magnifiques. Dans le ciel noir, le soleil brillait. Ses rayons me réchauffaient le visage, à travers la visière de mon casque. »

(d'après Günther Siefarth
Delachaux et Niestlé)

Chasse à la gazelle.

(Moulay, le chauffeur, et Ali, le graisseur, transportent, en camion, des marchandises à travers le Sahara. Moulay a promis à la jeune Yaminata de lui ramener une gazelle.)

Un jour, avant d'arriver à Bordj Omar Driss, Ali a remarqué des traces qu'il a reconnues aussitôt. Deux gazelles étaient passées là, depuis peu de temps. Deux gazelles !

Aussitôt, le camion les a prises en chasse.

Vers le milieu de l'après-midi, Moulay et Ali les ont vues enfin. Elles se promenaient parmi les quelques arbustes qui poussent dans ce désert. Déjà Ali chargeait sa carabine. Il riait ...

Le camion roulait lentement ; le graisseur a ouvert la portière. Attentif, il s'est installé, un pied posé sur l'aile rayée par le sable.

— Pose ce fusil, cria Moulay. Vivante ! Yaminata veut une gazelle vivante !

Les deux gazelles ont dressé leurs museaux pointus ; elles ont regardé, surprises, puis elles ont détalé à travers les dunes de sable, là, où le camion ne pouvait passer. Ensuite elles sont arrivées sur une sorte de plateau rocailleux.

Alors, la poursuite a commencé. Le camion fonçait. Arrivera-t-il à les rattraper ? Moulay accélérât : son pied défonçait le plancher. Il regardait l'horizon, impatient.

Les gazelles peuvent courir à une vitesse de quatre vingts kilomètres à l'heure (80 km / h). Pourtant Moulay était certain maintenant de les atteindre ; la distance diminuait, les gazelles se rapprochaient.

Puis brusquement, la plus petite s'est arrêtée, faible, épuisée. Elle s'est assise, sagement, et a regardé longuement ses ennemis.



L'éléphanteau.

(Haas parcourt la région du Tchad. Il capture de petits éléphants pour les envoyer dans les zoos de différents pays du monde.)

Haas avait pris, ce matin, un nouveau petit éléphant : un vrai nourrisson ! Les autres 'éléphanteaux, prisonniers comme lui, l'invitaient à jouer, mais il restait immobile contre les barrières. Il tenait sa trompe roulée autour d'une branche de buisson, comme si c'était la queue de sa mère. Le matin même, il avait ainsi trotté derrière elle ; Haas avait fait tirer un véritable feu d'artifice. La mère effrayée s'était sauvée avec tout le troupeau : le plus jeune des bébés était resté seul, sur le terrain, cloué par la peur.



Pendant des heures, la mère a continué à appeler son petit. La trompe levée, elle essayait de retrouver son odeur dans l'air.

— Vous savez qu'il existe un langage des éléphants ? dit Haas. Cette mère est bien décidée à venir délivrer son enfant. Il faut surveiller les alentours.

Vers le coucher du soleil, je suis venu faire un tour parmi les animaux. L'éléphanteau s'accrochait toujours à sa branche en sifflant tristement. Je lui ai donné une tape ou deux sur le derrière et je m'apprêtais à rentrer. Soudain, j'ai entendu un bruit terrible, pareil au bruit de l'ouragan. Et j'ai vu, presque aussitôt, la mère éléphant surgir devant moi, énorme comme une montagne prête à m'écraser. Elle est passée à trois mètres devant moi, sans me regarder. Elle n'avait qu'une idée en tête : comment sauver son petit ?



Elle a enfoncé les barrières. L'éléphanteau s'est accroché à elle, et tous les deux, ils ont partis, trottant allègrement.

Le naufrage.



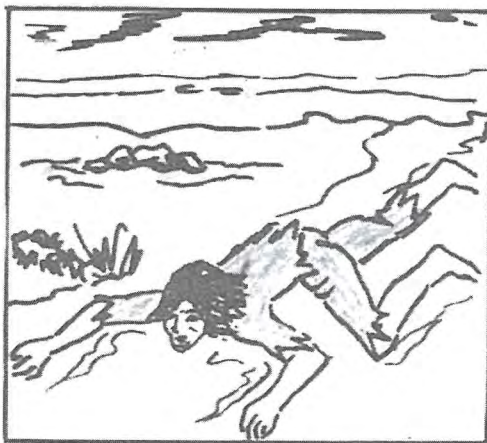
La mer était si enflée que notre chaloupe faillit, plusieurs fois, se retourner. Nous n'avions pas de voile, et même si nous en avions eu, nous n'aurions pas pu nous en servir. Il ne nous restait plus qu'à ramer de toutes nos forces.

Nous avons ramé pendant trois kilomètres environ, quand une vague furieuse, semblable à une montagne, fondit sur nous. La chaloupe fut soulevée puis renversée : en un instant, nous fûmes tous engloutis. Tout à coup, autour de moi, tout devint noir.

Une vague plus forte que les autres me roula vers le rivage. Elle se retira. Je n'étais plus recouvert par la mer mais j'étais encore complètement étourdi.

Voyant la terre proche, je me mis sur mes jambes et essayai d'avancer en marchant. Tout ce que j'avais à faire, lorsque la vague me rejoignait, c'était de bloquer ma respiration et de m'élever, si possible, au dessus de l'eau. Deux vagues successives m'enlevèrent et me roulèrent à moitié sur le rivage. Je **rampais** alors quelques mètres pour éviter d'être entraîné vers la mer quand la vague se retirerait.

Sauvé ! j'étais sauvé mais ma situation était affreuse : j'étais mouillé et je n'avais point d'habits pour me sécher ; j'avais faim et je n'avais rien à manger ; j'avais soif et je n'avais rien à boire ; j'étais faible et je n'avais rien pour me fortifier. Ma seule ressource, dans cette situation, fut de monter dans un arbre épais et touffu, semblable à un pin. Je décidai d'y passer la nuit. Je m'installai de manière à ne pas tomber si je venais à m'endormir.



Comme j'étais extrêmement fatigué, je tombai aussitôt dans un profond sommeil.

Premières richesses.

Lorsque je m'éveillai, il faisait grand jour. Le temps était clair et la mer plus calme que la veille. Elle s'était retirée et avait rapproché le bateau. Il était environ à deux kilomètres du rivage. Je songeais à aller à bord afin de sauver quelques objets qui me seraient utiles.

Dans l'après-midi, je pus m'avancer en marchant jusqu'à cinq cents mètres du vaisseau. Puis je me mis à l'eau. Je fis deux fois le tour du bateau, à la nage, quand j'aperçus un bout de cordage. A l'aide de cette corde, je me hissai à bord.

Les provisions étaient en bon état et n'avaient pas souffert de l'eau. Mais il me fallait une barque pour les transporter à terre. Nous avions, à bord, des mâts et deux ou trois grandes barres de bois. Je pouvais donc en faire un radeau. Après les avoir attachés avec les cordes, je les descendais le long du bateau et je les posais sur la mer. Mon radeau était assez solide pour transporter ce dont j'avais besoin.

Après avoir réfléchi à ce qui me serait le plus utile, je pris trois coffres de matelots. Dans le premier, je mis des provisions : du pain, du riz, trois fromages, cinq quartiers de viande séchée et un sac de blé. Après avoir longtemps cherché, je trouvai le coffre du charpentier. Ce fut un trésor pour moi !

Ce que je voulais prendre aussi, c'était des munitions et des armes. Dans la cabine du capitaine, je trouvais deux fusils, deux pistolets et quelques cornets de poudre. Je mis tout sur le radeau.

J'avais assez de provisions. Il ne me restait plus qu'à les conduire à terre. Ce que je fis avec beaucoup d'efforts : mon radeau



n'avait ni voile pour le faire avancer, ni gouvernail pour le diriger.

Les richesses de Robinson.

Je pouvais encore tirer du vaisseau quantité de choses qui me seraient utiles. Je décidai d'aller, comme la première fois, quand la mer serait basse.

Je me rendis donc au bâtiment et je ramenai tout ce qui pouvait servir : je trouvai, dans le magasin du charpentier, deux sacs ou trois pleins de clous et de pointes, une grande tarière, au moins une douzaine de haches, une pierre à aiguiser qui est un instrument très utile.

Je mis tout cela avec plusieurs choses ayant appartenu au canonnier : deux ou trois levier de fer, deux barils de balles, sept mousquets, un autre fusil de chasse, une petite quantité de poudre à ajouter à celle que j'avais déjà, un gros sac de petits morceaux de plomb et un grand rouleau du même métal. Mais ce dernier était si pesant que je n'eus pas la force de le soulever assez pour le faire passer par dessus le bord du vaisseau.

Outre ces choses, je pris tous les habits que je pus trouver, avec un hamac, un matelas et quelques couvertures. Ce que j'avais amassé était considérable, mais il me manquait encore quantité de choses, une bêche, une pioche et une pelle pour creuser et transporter la terre, des aiguilles, des épingles et du fil.

Je revins très vite car je craignais pour mes provisions : des bêtes pouvaient profiter de mon absence pour les dévorer. Mais à mon retour, je ne trouvais aucune trace de visiteurs, seulement un animal qui ressemblait à un chat sauvage et qui était assis sur un des coffres. Dès qu'il me vit m'approcher, il s'enfuit à quelques pas de là, puis s'arrêta tout court : il ne paraissait pas effrayé et me regardait fixement comme s'il voulait lier connaissance avec moi. Je le mis en joue, mais comme il ne savait pas ce que cela signifiait, il ne bougea pas. Alors je lui jetai un morceau de biscuit. Il s'approcha, le flaira, le mangea, puis me regarda en ayant l'air de dire : « C'est bon ! J'en veux encore ». Je ne pouvais lui en offrir davantage. Il attendit un moment puis s'en alla.

[En treize jours, Robinson retourna onze fois à bord du vaisseau. Il prit tout ce qu'il était possible, à un seul homme, d'emporter.

Une nuit, la tempête se leva ; et, le matin, quand il regarda la mer, le bateau avait disparu.] 30

Comment s'éclaire-t-on ?

« Une chose me manquait : de la chandelle pour m'éclairer ; j'étais obligé de me coucher dès qu'il faisait nuit, ce qui arrivait vers sept heures. Cependant je n'étais pas encore assez habile pour fabriquer une chandelle. Je la remplaçai par une lampe à l'huile plus facile à réaliser. Je me procurai d'abord de la graisse de chèvre ; je façonnai ensuite un plat de terre pour la contenir. Je fis, enfin, une mèche avec du gros fil. La flamme de ma lampe n'était pas aussi lumineuse que celle d'une chandelle. Elle éclairait, toutefois, et me permettait de prolonger mes soirées. »

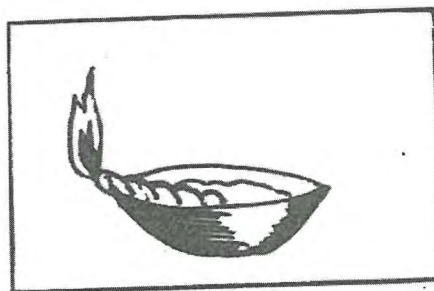
Comment fonctionne la lampe à huile de Robinson ?

D'abord, qu'est-ce qu'une lampe à huile ?

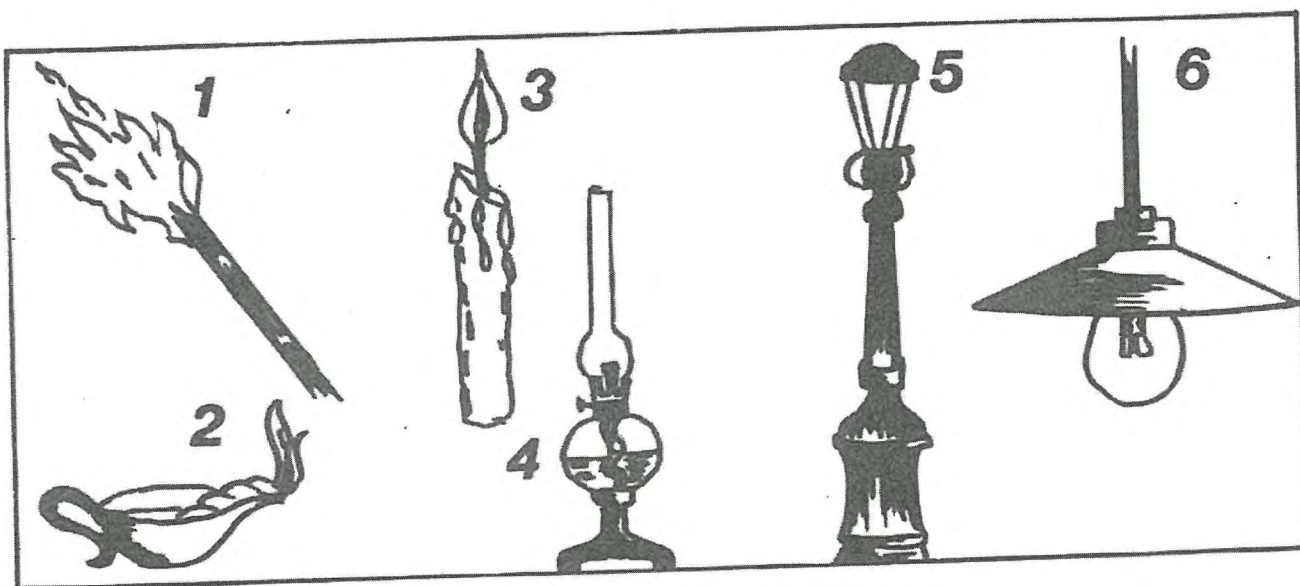
C'est un récipient, de l'huile et une mèche. Et c'est tout !

Le principe est simple : l'huile monte lentement dans la mèche et brûle au bout, petit à petit, avec une flamme qui éclaire.

La lampe à pétrole fonctionne de la même façon : l'huile est remplacée par le pétrole.



Voici, en images, l'aventure de l'éclairage :



Robinson se construit un abri.

Je ne pensais plus qu'à me mettre en sécurité. J'avais beaucoup d'idées sur le genre d'habitation que je me construirais. Mais je ne savais pas encore si je creuserais une cave ou si je dresserais une tente. Je décidai finalement d'avoir l'une et l'autre.



Je m'étais, d'abord, rendu compte que la place où j'étais ne convenait pas à mon installation.

1. le terrain était proche de la mer ;
2. il n'y avait pas d'eau douce près de là.

J'avais plusieurs avantages à rechercher :

- de l'eau douce, pour être en bonne santé ;
- être à l'abri du soleil ;
- me protéger des bêtes féroces
- rester près de la côte pour surveiller la mer dans l'espoir de voir un navire.

Je trouvai une petite plaine située au pied d'une colline élevée dont le flanc était raide comme la façade d'une maison. Rien ne



pouvait venir sur moi d'en haut. Sur le devant du rocher, il y avait une sorte de cavité. C'est là que je décidai de m'installer. Je traçai un grand cercle devant le rocher, avant de planter ma tente. Dans ce demi-cercle, je plantai deux rangées de pieux, très profondément.

Ils mesuraient trois mètres et je les avais taillés en pointe. Je mis longtemps à faire cette barrière, à cause de la coupe du bois. Je ne fis pas de porte, mais une petite échelle. Quand je rentrais, je la tirais à moi. Je pouvais donc dormir en toute sécurité. Pourtant je n'avais pas besoin de toutes ces précautions, comme vous le verrez plus tard !

Robinson s'installe et s'organise.

Le 1^{er} novembre, je dressai ma tente au pied du rocher. Je la fis aussi spacieuse que je pus. Je plantai des piquets auxquels je suspendis mon hamac. J'y couchai pour la première nuit.



Le 4, au matin, je me donnai une règle que j'allais respecter à l'avenir : c'était de diviser mon temps pour travailler, pour aller me promener avec mon fusil et pour mes petits divertissements.

J'arrangeai la chose de la manière suivante :

- le matin, j'allais dehors avec mon fusil pendant deux ou trois heures, s'il ne pleuvait pas ;
- ensuite, je me mettais à travailler jusqu'à environ onze heures,
- et après je mangeais.
- à midi, je me couchais pour dormir jusqu'à deux heures, parce qu'il faisait très chaud à cette heure-là,
- enfin, je retournais au travail sur le soir.

J'ai dû consacrer deux jours entiers à me fabriquer une table car je n'étais pas encore très habile.

C'est le 17 que je commençai à creuser le rocher qui était derrière ma tente, pour être plus au large et plus à mon aise. Mais il me manquait trois choses indispensables à cet ouvrage : une pioche, une pelle, une brouette ou un panier. J'arrêtai donc mon travail et je me mis à réfléchir à la manière de fabriquer des outils.

Robinson fabrique des outils.

(Pour aménager son habitation, pour cultiver ses terres, pour fabriquer ses meubles, Robinson a besoin d'outils.)

Le 17 novembre 1659, je commençai, ce jour-là, à creuser le rocher, derrière ma tente pour être plus au large. Il me manquait pour ce travail trois choses absolument nécessaires : une pioche pour creuser la terre, une pelle pour la ramasser, une brouette ou un panier pour la transporter. Je me mis à réfléchir au moyen de fabriquer des outils.

J'avais pris dans le bateau des leviers de fer. Ils étaient un peu lourds mais ils pouvaient rendre les mêmes services qu'un pic ou une pioche.

Le lendemain, en cherchant dans la forêt, je trouvai une espèce d'arbre appelé « arbre de fer » à cause de la dureté de son bois. J'en coupai une pièce après beaucoup d'efforts et en abîmant presque ma hache. Je taillai, petit à petit, la pièce de bois et je lui donnai la forme d'une pelle ou d'une bêche. Le manche était bien fait mais la partie plate n'était pas ferrée ; ma pelle n'avait pas la dureté nécessaire ; cependant elle suffisait pour les travaux que je faisais.

Il me manquait encore autre chose, un panier ou une brouette.

Pour tresser un panier, j'avais besoin de branches souples de saule ou d'osier, comme les vanniers. Mais je n'en voyais nulle part dans l'île. Je savais que je pouvais fabriquer une brouette, à l'exception de la roue. D'ailleurs je n'avais rien pour forger le fer. J'abandonnais donc ce projet, et j'utilisais pour transporter la terre, un instrument des maçons et qu'ils appellent « l'oiseau ».

Comment les animaux furent-ils domestiqués ?

Quand ils ne savaient pas encore cultiver les terres, les hommes se nourrissaient de fruits sauvages et de racines. Ils chassaient aussi. Les savants pensent que les premiers hommes (les hommes préhistoriques) ramenaient de leurs chasses de petits chiens et de jeunes loups. Ces animaux vivaient et grandissaient dans les villages. Pas tous : les plus sauvages s'échappaient et retournaient dans les bois ; les autres qui aimaient la compagnie de l'homme sont restés. Ils sont les animaux domestiques que vous connaissez, le chien, le chat, le cheval etc.

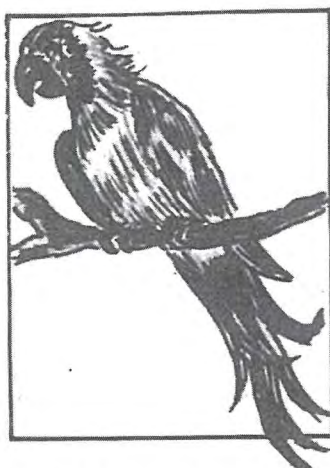
Quand ont-ils été domestiqués ? On ne le sait pas. Mais on sait que les premiers animaux domestiqués sont les chiens. Ensuite on domestiqua la chèvre (un peu à la manière de Robinson). Il y a très longtemps, une race de chèvres sauvages parcouraient les collines des pays qui s'appellent maintenant la Palestine, la Syrie, l'Irak et l'Iran. Les habitants cultivaient du blé et de l'orge pour se nourrir. Les chèvres sauvages aimaient les céréales. Quelques-unes vinrent s'installer près des villages et furent capturées par les habitants. C'est ainsi que les chèvres furent domestiquées il y a 7 000 ans environ. Peu après les habitants de ces mêmes collines rassemblèrent et protégèrent les moutons sauvages. Il y a 5 000 ans aussi c'est dans cette région que les ânes et les chevaux furent capturés et domestiqués.

(D'après Pourquoi ? Comment ?

Ed. RST)

Robinson apprivoise un perroquet qui devient son compagnon.

En visitant l'île, je vis quantité de perroquets ; j'avoue que j'aurais bien voulu en attraper un pour l'**apprivoiser** et lui apprendre à parler. Je me donnai du mal pour cela et à la fin, j'en attrapai un jeune que j'abattais d'un coup de bâton. A force de le soigner, il se remit et se fortifia si bien que je l'emportai chez moi. Je lui appris à m'appeler par mon nom.



Quand je restais enfermé dans ma maison à cause de la saison des pluies, je lui parlais tout en travaillant. Il apprit ainsi à dire son nom et son surnom : « Robinson, Robinson ... Perroquet mignon ... Perroquet mignon ... Perroquet mignon, voyou ! voyou ! ».

Ce furent les premières paroles que j'entendis dans l'île, par une autre voix que la mienne. Il me servait de compagnon et les conversations que j'avais avec lui me délassaient de mes occupations.

Un jour, que je me promenais dans l'île, je me sentis très fatigué. Il faisait très chaud. Je sautai une haie et me couchai à l'ombre : je m'endormis. Devinez quelle fut ma surprise de m'entendre réveiller par une voix qui m'appelait par mon nom : « Robinson Crusoë, pauvre Robinson Crusoë où avez-vous été ? Robinson où avez-vous été ? Robinson où êtes-vous ? ... » La voix continuait de m'appeler. Je m'éveillai, enfin, tout à fait épouvanté. Qui m'appelait ainsi, dans cet endroit désert ? Je me remis un peu, quand tout à coup, je vis mon perroquet sur la haie. Il m'avait causé une belle frayeur !

Je l'appelai par son nom et il vint se poser sur mon pouce en criant :

« Robinson, Robinson Crusoë, où avez-vous été ? »

Puis il ajouta d'une voix aigüe : « Voyou ! voyou ! »

Je l'avais traité de la sorte un jour où il m'avait désobéi. Ce rappel me fit bien rire !

Robinson capture des chèvres pour les élever.

Il y avait onze ans que j'étais dans l'île, mes provisions diminuaient et je n'avais plus beaucoup de munitions. Je songeais au moyen d'attraper des chèvres pour les élever. Mais comment les prendre vivantes ? Les chèvres sont craintives et ne se laissent pas approcher facilement.



Je commençais par tendre des filets. Je suis sûr qu'elles ont été prises plus d'une fois. Mais elles ont toujours réussi à s'échapper car le fil que j'utilisais n'était pas assez solide.

J'essayais ensuite de les prendre au moyen d'une **trappe**. Je creusai plusieurs trous dans les endroits où elles venaient paître. Je plaçai des branchages sur les trous et je les couvris de beaucoup de terre. Je plantai ensuite des épis d'orge et de riz. Le piège ne fonctionna pas. Les chèvres venaient manger les épis, s'enfonçaient quelquefois dans le trou, mais réussissaient toujours à s'échapper.

Je ne fus pas découragé. Je travaillai à perfectionner mon piège. Et un matin, en visitant les trappes, je trouvai, dans l'une d'elles, un vieux bouc énorme, et dans une autre trois chevreaux, un mâle et deux femelles.

Le verger de Robinson.

Robinson était dans l'île depuis près de dix mois. Il voulait l'explorer plus complètement.

Il commença la visite le 15 Juillet : il alla d'abord à la crique où il avait abordé avec son radeau. Il marcha le long de la côte et rencontra un petit ruisseau d'eau douce. Sur les bords du ruisseau, il trouva de belles prairies où poussaient du tabac et des plantes qu'il ne connaissait pas.

Robinson se mit à chercher du manioc : les racines de cette plante servent à faire du pain (du pain de manioc). Mais il n'en trouva pas. Il vit, cependant, beaucoup d'aloés mais il ne savait pas à quoi ils pouvaient lui servir.

« C'est dommage que je ne connaisse pas bien les plantes, se dit Robinson. Elles auraient pu servir à me nourrir et à me soigner. »

Le lendemain, Robinson reprit le même chemin et alla plus loin que la veille. Il y avait moins de prairies et plus de forêts. Là, Robinson trouva beaucoup de fruits, surtout des raisins et des melons sauvages. Les vignes montaient très haut, jusque dans les branches des arbres. Les grappes, très grosses, étaient bien mûres. Robinson mangea quelques fruits, sans excès pour ne pas être malade. Il trouva le moyen de conserver

le raisin en le faisant sécher au soleil.

Il passa, là, tout l'après-midi et ne retourna pas chez lui. A la nuit, il fit comme la première fois : il monta dans un arbre où il dormit parfaitement.



Robinson explore l'île et découvre un verger ... (Juillet)

Il y avait près de dix mois que j'étais dans l'île ; j'avais un grand désir de l'explorer plus complètement.

Ce fut le 15 que je commençai à faire cette visite. J'allais d'abord à la crique où j'avais abordé avec mon radeau. Après avoir marché le long de la côte quelques kilomètres, je rencontrai un petit ruisseau d'eau douce. Sur les bords du ruisseau, je trouvai de belles prairies où poussait du tabac vert. Il y avait là d'autres plantes que je ne connaissais pas.

Je me mis à chercher du manioc. C'est une plante dont la racine, qu'on appelle cassave, sert à faire du pain ; mais il me fut impossible d'en découvrir. Je vis beaucoup d'aloès, mais je ne savais pas à quoi ils pouvaient me servir. Je vis aussi quelques cannes à sucre sauvages.

Je me rendis compte que je connaissais très peu les plantes des champs et que c'était bien dommage car j'aurais pu les utiliser pour ma nourriture ou pour me soigner.

Le lendemain, le 16, je repris le même chemin. Après m'être avancé un peu plus que la veille, je remarquai que le ruisseau et les prairies finissaient là. Au delà, la campagne commençait à être plus boisée. Je trouvai beaucoup de fruits, particulièrement des melons et des raisins. Les vignes poussaient si haut qu'elles se mêlaient aux branches des arbres. Les grappes étaient bien fournies et bien mûres. J'étais très content de ma découverte ; mais je savais aussi qu'il ne fallait pas en manger avec excès. Les fruits, les raisins surtout, rendent malade quand on en consomme en trop grande quantité. Je trouvai, cependant, le moyen de les conserver en les faisant sécher au soleil.

Je passai, là, tout l'après-midi et je ne retournai point à mon habitation. Ce fut la première fois que je couchais hors de chez moi. A la nuit, je fis comme la première fois, lorsque la tempête m'avait jeté sur le rivage : je montai dans un arbre et je dormis parfaitement.

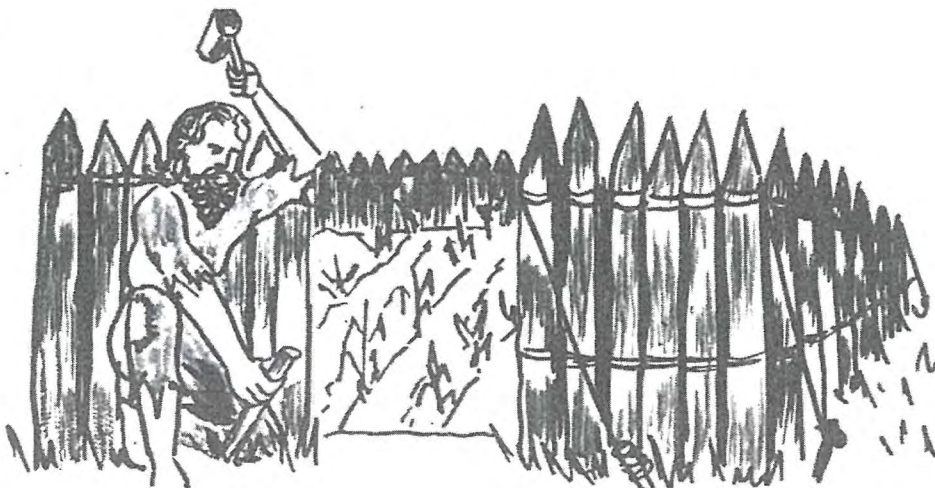
La récolte menacée.

Je cherchai un autre champ pour faire un autre essai. Je bêchai une pièce de terre et je semai le reste de mon grain en février. Cette semence poussa très bien et fournit une belle récolte.

L'expérience que je venais de faire me rendit plus habile. Je savais maintenant quand il fallait semer et je pus faire, de cette manière, deux récoltes par an.

J'en étais à ma troisième année dans mon île. Le mois de novembre étant venu, j'attendais ma récolte d'orge et de riz. Le terrain que j'avais cultivé n'était pas bien grand car j'avais perdu la récolte d'une saison pour avoir semé pendant la saison sèche. Malgré cela, j'étais certain de faire une bonne moisson.

C'est alors que je m'aperçus que j'allais tout perdre à cause d'ennemis dont je pouvais, difficilement, me protéger : les boucs d'abord et ces animaux que j'ai appelés lièvres. Ayant une fois goûté la saveur du blé en herbe, ils y demeurèrent campés jour et nuit, le broutant à mesure qu'il poussait, si près du pied qu'il ne pouvait pas monter en épis.



J'entourai mon blé d'une haie, avant qu'il ne soit trop tard. Cela me coûta trois semaines de travail. Le jour, je tirais sur ces maraudeurs. La nuit, j'attachais mon chien à un poteau, juste à l'entrée de l'enclos. En peu de temps, ils abandonnèrent la place. Le blé grandit et commença à mûrir.

La récolte menacée (suite)

Un jour que je me promenais le long de la haie, en regardant mon champ, j'aperçus une multitude d'oiseaux tout autour. Ils semblaient attendre le moment où je partirai pour aller picorer les grains. Comme j'avais mon fusil, je fis feu sur eux. Aussitôt, une nuée d'oiseaux, que je n'avais pas vus, s'éleva du milieu même des blés. Je fus catastrophé ; je résolus de sauver ma récolte même si je devais faire la sentinelle jour et nuit.

Je m'éloignai un peu pour recharger mon fusil, puis je fis semblant de partir. Aussitôt, ces larrons qui s'étaient cachés dans les arbres d'alentour, s'abattirent de nouveau sur les blés. Je me rapprochai de la haie et je fis feu : j'en tuai trois. Je les ramassai et les attachai à un piquet. Cela provoqua sûrement la terreur chez les autres : non seulement ils ne revinrent plus dans les blés, mais ils



abandonnèrent toute cette partie de l'île ! Je n'en vis plus aucun dans le voisinage tant que demeura cet épouvantail.

Je pus ainsi faire la récolte de mon blé, sur la fin de décembre qui est le temps de la seconde moisson.

Robinson construit une pirogue.

(Robinson s'est habitué à cette manière de vivre, mais il pense toujours quitter l'île.)

Son désir de quitter l'île augmentait tous les jours. Il réfléchit au moyen de construire une pirogue en utilisant un tronc d'arbre.

« C'est possible, et même c'est facile, pensa-t-il. Le plus difficile sera de la mettre à l'eau, mais je trouverai bien un moyen ! »

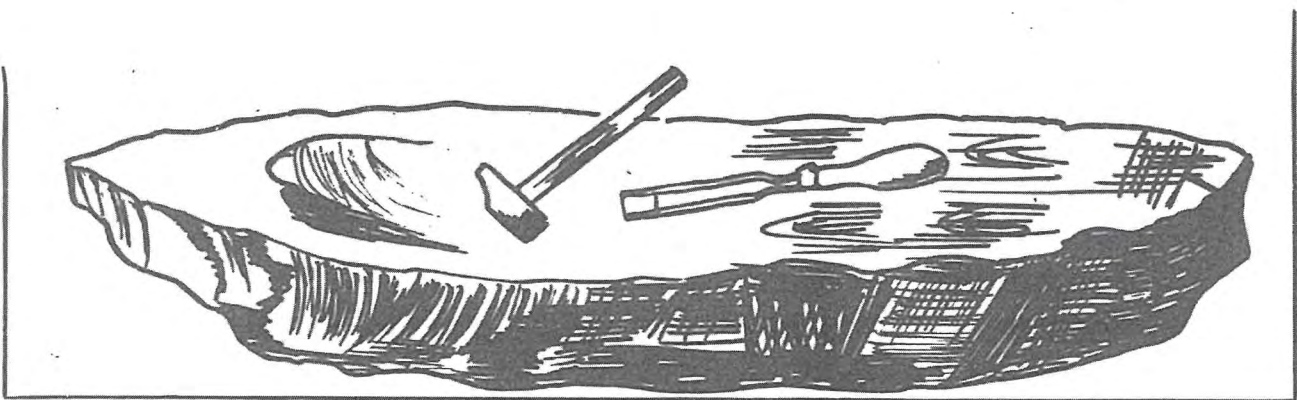
Robinson commença par couper un cèdre dans la forêt. Le tronc était large à la base et plus mince au niveau des branches. Il fallut vingt jours pour l'abattre et quinze jours pour enlever les branches.

Robinson **façonna** d'abord l'extérieur pour lui donner la forme d'un bateau. Puis il creusa l'intérieur en se servant d'un marteau et d'un ciseau de menuisier. Ce travail l'occupa, en tout, durant quatre mois.

Quand il eut achevé cet ouvrage, Robinson en ressentit une joie extrême. C'était vraiment un beau bateau, fait d'une seule pièce. Il était assez grand pour transporter vingt-six hommes ! Robinson pouvait y mettre toutes ses affaires et toutes ses provisions.

Il fallait maintenant l'amener jusqu'à la mer en le poussant ou en le tirant. Malgré tous ses efforts, Robinson ne réussit pas à le bouger : le bateau était trop lourd.

« Puisque je ne peux l'amener jusqu'à la mer, je ferai venir la mer jusqu'à lui, se dit Robinson. il faudra creuser un canal ou un bassin. »



Robinson construit une pirogue pour quitter l'île.

Mon désir de quitter l'île augmentait de jour en jour. Je réfléchis au moyen de construire une pirogue avec un tronc d'arbre, comme le font les habitants des îles. Cela me semblait possible, et même facile. Mais une fois mon bateau terminé, comment le soulever et le mettre à l'eau ?

« Allons, allons, me dis-je en moi-même. Faisons-le d'abord. Quand il sera achevé, nous trouverons bien le moyen de le mettre à flot. »

Je commençai par couper un cèdre dans la forêt. Le diamètre de cet arbre mesurait environ 1,60 m à la base. Je mis vingt jours pour l'abattre et quinze jours pour l'ébrancher.

Pendant un mois, je le façonnai de l'extérieur pour lui donner la forme d'un bateau. Je passai encore trois mois à le tailler en dedans pour le rendre creux. Pour creuser le bois, j'utilisai seulement un marteau et un ciseau de menuisier que j'avais fabriqué.

Quand j'eus achevé cet ouvrage, j'en ressentis une joie extrême. C'était le plus beau canot fait d'une seule pièce qu'on n'ait jamais vu ! Il était assez grand pour porter vingt-six hommes ! C'était plus que suffisant pour moi et toute ma cargaison.

Il ne me restait plus qu'à le pousser ou à le tirer jusqu'à la mer. Je ne pus y arriver, malgré mes efforts et, bien que la mer fût proche. Il me vint l'idée de creuser un canal pour faire venir la mer jusqu'à mon canot. Mais le terrain était trop élevé ; après bien des efforts je dus renoncer. Cela me causa un vif chagrin.

(Robinson construira un autre canot, plus petit. Il prendra la précaution de rouler le tronc tout près de l'eau avant de commencer à le façonner. Ce sera un tout petit canot qui permettra à Robinson Crusoë de faire seulement le tour de l'île au lieu de la quitter, comme il l'avait espéré.)

Les amis de Robinson.

Vingt-trois ans ! Il y avait vingt-trois ans que j'étais dans l'île. Je m'étais habitué à ma manière de vivre. Je m'étais même aménagé de quoi m'amuser et me divertir : j'avais enseigné à parler à mon



perroquet, comme je l'ai dit auparavant. Et il le faisait si bien que sa conversation était, pour moi, un véritable plaisir, pendant les vingt-trois ans que nous avons vécus ensemble. On dit, au Brésil, que ces animaux vivent un siècle entier : il vit, peut-être encore, et il appelle, comme d'habitude, le

pauvre Robinson Crusoë !

Mon chien me fut un agréable et fidèle compagnon pendant seize ans, après lesquels il mourut de vieillesse.



Pour mes chats, je n'en avais gardé que deux ou trois auprès de moi.

J'avais aussi deux chevreaux que j'avais habitués à manger dans ma main, et deux autres perroquets qui savaient dire « Robinson Crusoë » mais qui ne parlaient pas aussi bien que le premier.



Je possédais encore quelques oiseaux de mer dont j'ignorais les noms ; je les avais attrapés sur le rivage et je leur avais coupé les ailes pour les empêcher de partir. Ils habitaient et pondaient dans le petit bois que j'avais planté devant

ma maison. J'étais habitué à ma solitude, et ma vie était tranquille. Mais un jour ...

Robinson découvre la trace d'un pied sur la plage.

Un jour, comme j'allais à ma pirogue, je fus très surpris en découvrant la trace d'un pied humain nu, parfaitement dessinée sur le sable. Je m'arrêtai net, comme si j'avais été frappé par la foudre ou comme si j'avais vu un fantôme.

J'écoutai, je regardai autour de moi, mais je n'entendis rien et ne vis rien. Je montai sur une petite hauteur pour regarder plus loin. Puis je revins sur le rivage et je descendis à la rive. Elle était vide et je ne trouvai pas d'autre trace que celle-là. J'y retournai pour m'assurer que je ne m'étais pas trompé. Mais non, il n'y avait aucun doute : c'était bien le dessin d'un pied : l'orteil, le talon, toutes les parties d'un pied. Par qui cette trace a-t-elle été faite ? Je ne le savais pas et je ne pouvais pas l'imaginer : l'île m'avait paru, jusqu'à ce jour, tout à fait inhabitée.

Je ne savais quoi penser ; je m'enfuis à ma forteresse. J'étais épouvanté et je regardais, sans cesse, derrière moi, pour voir si je n'étais pas poursuivi. Chaque buisson, chaque arbre prenait, dans ma peur, la forme d'un homme !

Je ne sortis pas de ma maison durant trois jours et trois nuits. Je n'avais presque plus de provisions, seulement quelques biscuits d'orge et de l'eau. Je songeai alors que mes chèvres n'avaient pas été traitées et qu'elles devaient souffrir de cet abandon.

Comme je pensais à tout cela, il me vint à l'idée que la trace sur le sable pouvait être de mon pied. Je l'aurai laissée en allant à la pirogue.

Je repris courage ; je me risquai à sortir et j'allai à ma maison des champs pour **traire** mon troupeau ; mais j'avais encore peur, et j'avançai en regardant derrière moi, prêt à laisser ma corbeille et à m'enfuir au moindre signal.

Pour plus de précaution, je résolus de construire une deuxième palissade en demi-cercle : j'eus ainsi un double rempart pour me protéger de visiteurs indésirables.

Vendredi.

Robinson découvre d'autres traces sur le rivage. Aucun doute : des gens venaient dans l'île, mais ils n'y restaient pas.

Et un jour, deux pirogues arrivent. Des hommes, habillés en guerriers, descendent ...



Un moment après, je les vis tirer d'une pirogue deux prisonniers ; l'un des malheureux tomba, aussitôt, assommé d'un coup de massue. L'autre, se trouvant un peu en liberté, se mit à courir aussi vite qu'il pouvait. Il venait, sans le savoir, de mon côté.

Je fus terriblement effrayé quand je le vis venir dans ma direction. Je craignais, en effet, qu'il fût poursuivi par toute la troupe. Je restai, néanmoins, dans le même endroit. Je fus bientôt rassuré car il n'y avait que trois hommes qui le poursuivaient. D'ailleurs, il courait plus vite qu'eux et gagnait du terrain.

Il y avait dans le rivage, entre le fuyard et mon habitation, une petite baie. Il n'hésita pas. Malgré la marée, il se jeta dans l'eau, gagna l'autre bord et se remit à courir avec la même force qu'auparavant ...



Les trois poursuivants arrivèrent au même endroit ; deux, seulement, savaient nager. Après s'être un peu arrêté sur le bord, le troisième retourna lentement vers la pirogue.

Je fus convaincu que j'avais là, une bonne occasion de me faire un compagnon. Je descendis rapidement du rocher pour prendre mes fusils et je m'avançais vers la mer. Je tirai. Les deux poursuivants s'arrêtèrent net. Quand ils me virent, ils furent pris de terreur : habillé comme j'étais, avec ma barbe épaisse et mon bonnet sur la tête, j'avais l'air terrible ! Je tirai encore une fois. Ils **rebroussèrent chemin** et s'enfuirent aussi vite qu'ils pouvaient.

Je fis signe au fuyard de s'approcher, mais il avait aussi peur que les autres. Il fit quelques pas vers moi puis s'arrêta. Il tremblait. Alors, j'allai vers lui et le pris par l'épaule. Rassuré, il me suivit.

Je lui donnai du pain, une grappe de raisins secs et de l'eau dont il avait bien besoin après sa course.

Comme je ne savais comment l'appeler, il me vint une idée : je lui avais sauvé la vie un vendredi. Alors je l'appelai Vendredi.

Vendredi fut un fidèle compagnon. Il apprit la langue de Robinson Crusoë qui se sentit moins seul. Des jours, des mois passèrent ...

Débarquement sur l'île.

C'était le matin et Robinson dormait profondément.

— Ils sont venus ! Ils sont venus ! cria Vendredi en s'approchant du lit.

Robinson s'habilla rapidement et sortit. Il fut bien surpris quand il regarda la mer : une chaloupe avec une voile triangulaire venait dans sa direction. Il prit sa lunette d'approche et monta sur le rocher. Il vit alors, nettement, un bateau arrêté tout près de la côte. Par sa forme, il ressemblait à un bateau anglais.

« Que viennent-ils chercher ? » se demanda Robinson, inquiet.

Bientôt la chaloupe toucha le rivage. Onze hommes descendirent. Trois d'entre eux étaient sans armes et **ligotés** : ils avaient l'air de prisonniers. Ils levaient les mains et semblaient supplier.

— Il vont les tuer ? demanda Vendredi.

— Je le crains, répondit Robinson.

En effet, Robinson vit l'un des bandits lever son sabre pour en frapper le prisonnier.

« Comment faire pour sauver ces malheureux ? » se demanda-t-il.

Comme il se posait cette question, Robinson fut servi par la chance : en effet, la plupart des matelots allèrent à l'intérieur de l'île. Ils laissaient seulement deux hommes pour garder les prisonniers.

Robinson se prépara au combat. Il avait l'air effrayant ! Il avait mis sur la tête son bonnet de peau de chèvre. A son côté, pendait un sabre nu. Il portait deux pistolets à la ceinture et deux fusils sur l'épaule. Il donna trois mousquets à Vendredi et attendit qu'il fasse nuit pour intervenir.



Débarquement sur l'île.

C'était le matin et j'étais encore profondément endormi, lorsque Vendredi s'approcha de mon lit avec précipitation, en criant :

— Ils sont venus, ils sont venus !

Je me levai et, m'étant habillé, je traversai mon bois. Je fus bien surpris, en tournant les yeux vers la mer, de voir une chaloupe avec une voile triangulaire. Elle venait dans ma direction. Pour être plus sûr, j'allai chercher ma lunette d'approche, puis je montai au haut du rocher. De là, je pouvais voir sans être vu moi-même.

A peine avais-je mis le pied sur le haut de la colline, que je vis clairement un vaisseau à l'ancre. Par sa forme, il ressemblait à un bateau anglais.

J'étais à la fois content et inquiet. Oui, inquiet, parce que je ne savais pas pourquoi ce bateau était venu dans l'île.

Bientôt, je pus voir distinctement la chaloupe approcher du rivage et toucher le sable. Il y avait onze hommes en tout, mais trois étaient sans armes et ligotés : ils avaient l'air de prisonniers. Ils levaient quelquefois les mains vers le ciel et semblaient supplier.

— Ils vont les tuer ? demanda Vendredi.

— Je le crains, répondis-je, car j'attendais à tout moment à les voir massacrer. Même je vis une fois, l'un des bandits lever un grand sabre pour en frapper un de ces malheureux.

Je réfléchissais déjà au moyen de **délivrer** les prisonniers quand la chance vint à mon secours : la plupart des matelots étaient partis à la découverte de l'île, laissant seulement deux gardiens. Je me préparais au combat, mais mon intention était de rien entreprendre avant la nuit. Je donnai trois mousquets à Vendredi et je pris moi-même deux fusils. Ma figure était effroyable : j'avais sur la tête mon terrible bonnet de peaux de chèvre. Au côté, pendait mon sabre nu et je portais deux pistolets à ma ceinture et un fusil à chaque épaule.

Robinson délivre les prisonniers.

Mon intention était d'attendre la nuit ; mais vers deux heures, au moment le plus chaud de la journée, les coquins allèrent dans le bois, certainement pour s'y reposer. Les prisonniers s'étaient couchés à l'ombre d'un grand arbre, assez près de moi et hors de la vue des autres. Je me rapprochais d'eux, le plus possible et leur demandais en espagnol :

— Qui êtes-vous, messieurs ?

Ils ne répondirent pas et je les vis sur le point de s'enfuir. Alors je me mis à leur parler en anglais :

— Messieurs, n'ayez pas peur. Je suis un ami et je viens vous aider. Comment vous trouvez-vous là ?

— Hélas, monsieur, dit l'un d'entre eux, c'est une longue histoire. Je suis le commandant du vaisseau que vous voyez. Mes matelots se sont révoltés contre moi. J'ai eu de la chance qu'ils ne m'aient pas tué. Ils veulent, maintenant, m'abandonner dans ce désert avec ces deux hommes. L'un est mon contremaître, l'autre, un passager. Croyant l'île inhabitée, nous nous attendions à mourir ici.

Je lui demandai alors si les mutins avaient des armes à feu. J'appris qu'ils n'avaient avec eux que deux fusils et qu'ils en avaient laissé un dans la chaloupe.

— Laissez-moi faire, lui dis-je ; ils sont tous endormis. Rien n'est plus facile que de les tuer ou de les faire prisonniers, si vous préférez.

Je donnai, au commandant et ses deux compagnons, des mousquets avec des balles et de la poudre. Pendant que nous discussions de la meilleure façon de surprendre nos adversaires, nous en vîmes deux se lever et se retirer de là.

— Ce sont les chefs ? demandai-je.

— Non, répondit le capitaine.

— Eh bien, laissons-les partir, puisque la Providence semble les avoir éveillés exprès pour leur sauver la vie. Mais ne laissez pas les autres s'échapper !

(Robinson et ses compagnons attaquent les mutins. Ils tirent et blessent les deux chefs. Voyant cela, les autres se rendent et demandent pardon. Le capitaine accepte de leur laisser la vie. Il faut songer, cependant, à reprendre le bateau ...)

Robinson se rend maître du bateau.

Je dis au capitaine qu'il fallait, dès maintenant, songer aux moyens de nous rendre maîtres du vaisseau.

— Il y a encore, dit le capitaine, vingt-six hommes à bord. Ils voudront se défendre jusqu'à la mort. Ils savent que s'ils se rendent, ils seront pendus dès qu'ils arriveront en Angleterre. Nous ne sommes pas suffisamment nombreux pour les attaquer.

Le capitaine avait raison. Nous ne pouvions pas les surprendre, à cause des hommes de garde. Il fallait donc tendre un piège à l'équipage et l'empêcher de débarquer.

Je dis au capitaine que la première chose à faire, c'était de couler la chaloupe. Après **avoir débarqué** tout ce qu'elle contenait, on fit un grand trou au fond. A ce moment-là, un coup de canon retentit : les gens du vaisseau rappelaient leurs camarades à terre. Ils firent des signaux et redoublèrent leurs coups de canon.

Nous vîmes alors, grâce à nos lunettes d'approche, que la deuxième chaloupe était mise à la mer avec dix marins qui ramaient vigoureusement. Ils étaient armés. Le capitaine reconnut parmi eux, trois braves garçons qui avaient été entraînés par force dans la mutinerie.

* Parmi nos prisonniers, il y en avait trois qui avaient fait le serment de nous aider. A la recommandation du capitaine, nous les avons pris à notre service. De cette manière, nous étions sept bien armés. J'étais persuadé que nous étions capables de venir à bout de nos ennemis, surtout à cause des trois honnêtes garçons que le capitaine avait reconnus parmi eux. Sept hommes **débarquèrent** quand la chaloupe toucha le rivage.

— Il faut les surprendre avant qu'ils préviennent les autres. Et surtout, il faut les empêcher de retourner au navire et donner l'alerte.

Je pensais que le mieux était de les attirer à l'intérieur de l'île pour les diviser et les affronter séparément.

La route aux étoiles est ouverte.

Ici Radio - Moscou, bulletin spécial ...

« Le douze avril 1961, à neuf heures sept minutes, l'Union Soviétique a envoyé la première fusée dans l'espace avec un homme à bord : le commandant Gagarine. Le vol se poursuit normalement ... La radio et la télévision **communiquent** avec l'engin ... Nous vous donnerons d'autres informations dans le courant de la matinée ... »

A neuf heures cinquante minutes, Gagarine survole l'Amérique du Sud et déclare : « Je me porte bien ».

A dix heures quinze minutes, Gagarine est au-dessus de l'Afrique. Il annonce : « Je supporte bien l'état de non-pesanteur. »



A dix heures vingt cinq minutes, après avoir fait le tour de la Terre, Vostok 1 commence à freiner. Suspendu à des parachutes, il atterrit à proximité d'un village russe.

La petite-fille d'un garde - forestier, âgée de six ans, l'aperçoit et dit à sa grand-mère : « Regarde, quelque chose vole vers nous ! »

Il est dix heures quarante cinq minutes ; le vol a duré une heure et quarante huit minutes ; la journée est à peine commencée. Un homme vient d'ouvrir la route des étoiles.

Premier voyage dans l'Espace.

Le premier véhicule avec lequel l'homme pénètre dans l'espace ne ressemble ni à un avion ni à un navire. C'est une boule ou si vous préférez une sphère de 2,30 m de diamètre. Ce véhicule s'appelle « Vostok 1 » : ce sera le premier vaisseau spatial.

Ce matin, 12 avril 1961, Youri Gagarine, un officier de l'Air, âgé de 27 ans grimpe à l'échelle qui mène à la plateforme. Il paraît lourd dans sa combinaison de cosmonaute ; quelques minutes plus tard, il pénètre dans la capsule située dans le nez de la fusée haute de 38 mètres. Le départ a lieu à 9 heures 7 minutes, heure de Moscou ; la moitié de la population du globe dort encore.

A 327 kilomètres d'altitude, Gagarine observe la Terre par les hublots. Il dira plus tard : « Je voyais la forme sphérique de la Terre ; je distinguais sa courbure en regardant l'horizon. » A 10 heures 25 minutes, Vostok 1, survole l'Afrique puis des fusées s'allument et l'engin commence à freiner. Vingt minutes plus tard, à 10 heures 45 minutes, la boule descend, suspendue à des parachutes. Vostok 1 atterrit près d'un petit village sous les yeux émerveillés d'une petite fille.

L'aventure a duré 1 heure et 48 minutes.

La route de l'Espace est ouverte.

(d'après « Astronautique »)

Lindbergh gardait ses fenêtres latérales ouvertes ; il dirigeait le vent sur son visage. Il se secouait, il s'obligeait à des exercices pour demeurer éveillé. Il était obligé de relever « avec ses doigts », ses paupières qui tombaient. Et, les gardant ainsi ouvertes, il s'apercevait quand même qu'il venait de dormir, les yeux ouverts ...

Il montait à trois mille mètres, naviguant sur les étoiles ; il descendait jusqu'aux vagues ; il suivait des vallées immenses de nuages, il se voyait environné de brume. L'ennemi : le sommeil !

En vingt quatre heures, il ne but qu'une gorgée d'eau afin de souffrir de sa gorge sèche : souffrir empêche de dormir. De temps en temps, Lindbergh se disait : « Si je cède, c'est bien simple : au même instant, je meurs ! »

Son expérience du vol lui permit de suivre parfaitement sa route. L'homme-oiseau ne fut pas perdu : Lindbergh aperçut la côte irlandaise. Et il était deux heures en avance. Bientôt le jour allait finir. Le pilote solitaire n'avait pas dormi depuis cinquante trois heures ; mais maintenant il n'avait plus sommeil. Son ennemi s'avouait vaincu.

Enfin, la côte française. Lindbergh décida alors de prendre son premier repas. Le ruban de la Seine luisait dans la nuit. L'homme-oiseau aperçut la lueur de Paris, puis ses lumières.

Lindbergh n'eut qu'à chercher l'aérodrome. Dès qu'il l'eut trouvé, dès qu'il eut posé son avion sur la piste éclairée par les projecteurs, il vit l'immense foule qui avait rompu les barrages et courait vers lui pour le porter en triomphe.

(d'après Georges Blond)

L'aventure commence.

1. — 17 avril : on installe l'appareil qui sert à fabriquer le gaz. La nuit suivante, on commence à gonfler le ballon intérieur et le ballon extérieur.

18 avril : on charge les ancres, les cordes, les instruments, les couvertures de voyage, la tente, les vivres et les fusils.

Les sacs qui contiennent le lest sont placés au fond de la nacelle. On remplit l'eau. Il ne manque rien : tout est prêt pour le départ.

2. Le lendemain, Kennedy essaie de retenir son ami.

— Tu es bien décidé à partir ? demande-t-il.

— Bien décidé, mon cher Dick, réplique le docteur.

— Puisque c'est ainsi, je t'accompagne, dit Kennedy.

— J'en étais sûr, dit le docteur.

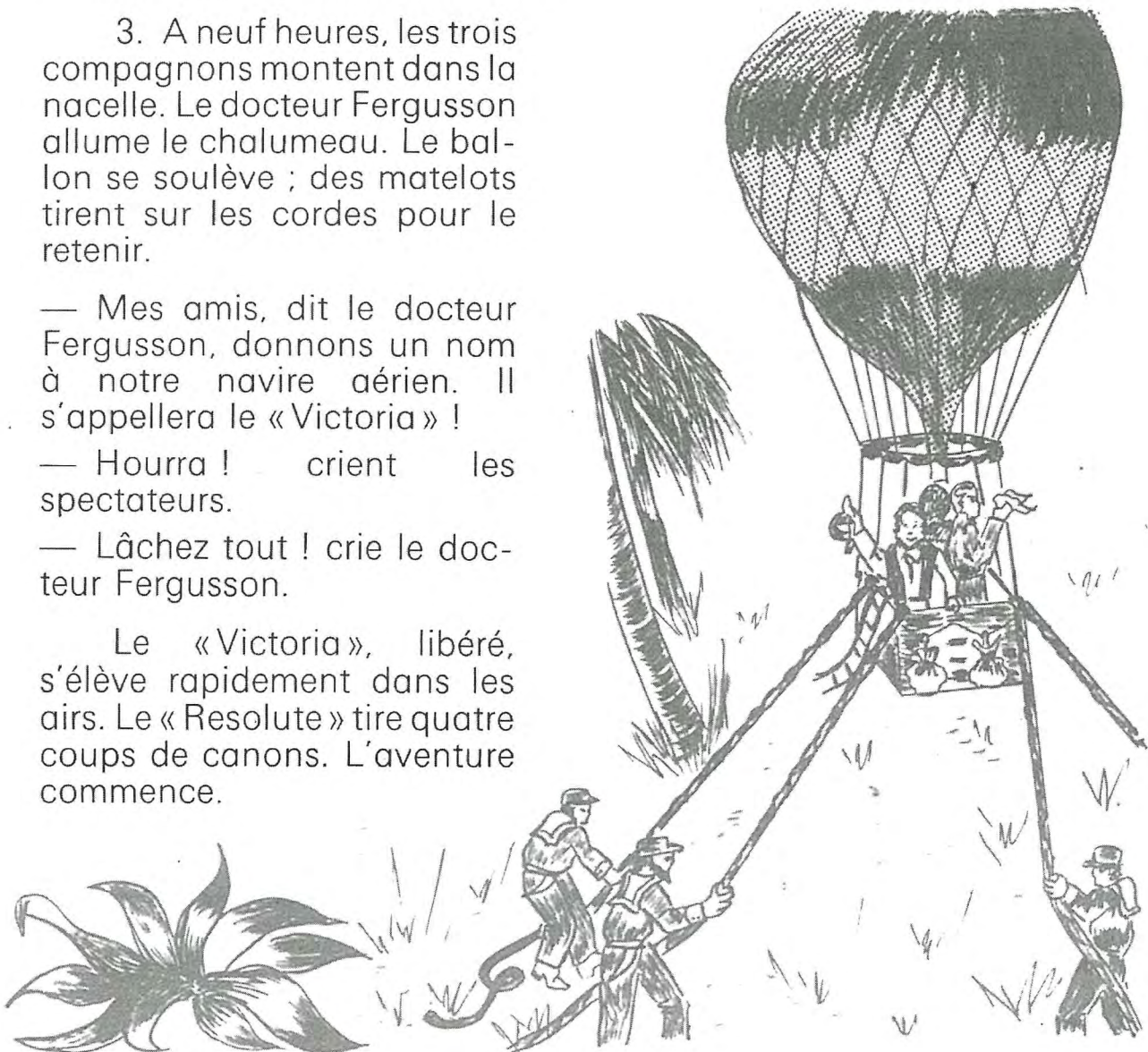
3. A neuf heures, les trois compagnons montent dans la nacelle. Le docteur Fergusson allume le chalumeau. Le ballon se soulève ; des matelots tirent sur les cordes pour le retenir.

— Mes amis, dit le docteur Fergusson, donnons un nom à notre navire aérien. Il s'appellera le « Victoria » !

— Hourra ! crient les spectateurs.

— Lâchez tout ! crie le docteur Fergusson.

Le « Victoria », libéré, s'élève rapidement dans les airs. Le « Resolute » tire quatre coups de canons. L'aventure commence.



Le Petit Prince et les baobabs.

C'est un petit garçon qui vivait sur une autre planète ... Il la quitte et atterrit au milieu du Sahara où il rencontre un aviateur en panne. Celui-ci raconte ...

- C'est bien vrai, n'est-ce pas que les moutons mangent les arbustes ? demanda le Petit Prince.
- Oui, c'est vrai.
- Ah ! je suis content ... Par conséquent, ils mangent aussi les baobabs ?
- Les baobabs ne sont pas des arbustes ! Ils sont très grands.
- Les baobabs, avant de grandir, ça commence par être petit.

... Sur la planète du Petit Prince, il y avait, comme sur toutes les planètes, de bonnes herbes et de mauvaises herbes. Par conséquent, les bonnes graines donnent de bonnes herbes et les mauvaises graines de mauvaises herbes. Mais les graines sont invisibles. Elles dorment dans le secret de la terre, jusqu'à ce qu'il prenne fantaisie à l'une d'elles de se réveiller. Alors, elle s'étire, et pousse d'abord timidement vers le soleil une ravissante petite brindille inoffensive. S'il s'agit d'une brindille de radis ou de rosier, on peut la laisser pousser comme elle veut. Mais s'il s'agit d'une mauvaise plante, il faut l'arracher aussitôt dès qu'on a su la reconnaître.

Or, il y avait des graines terribles sur la planète du Petit Prince ... C'étaient des graines de baobabs. Le sol de cette planète en était infesté. Or, un baobab si l'on s'y prend trop tard, on ne peut jamais plus s'en débarrasser. Il encombre toute la planète. Il la perfore de ses racines. Et si la planète est trop petite, et si les baobabs sont trop nombreux, ils la font éclater.



d'après Saint-Exupéry
(Le Petit Prince)

Texte à lire,
à dire et
à jouer.

Le Petit Prince et le Renard.

Le Petit Prince, qui règne sur une petite planète imaginaire, arrive sur la Terre où il rencontre le Renard.

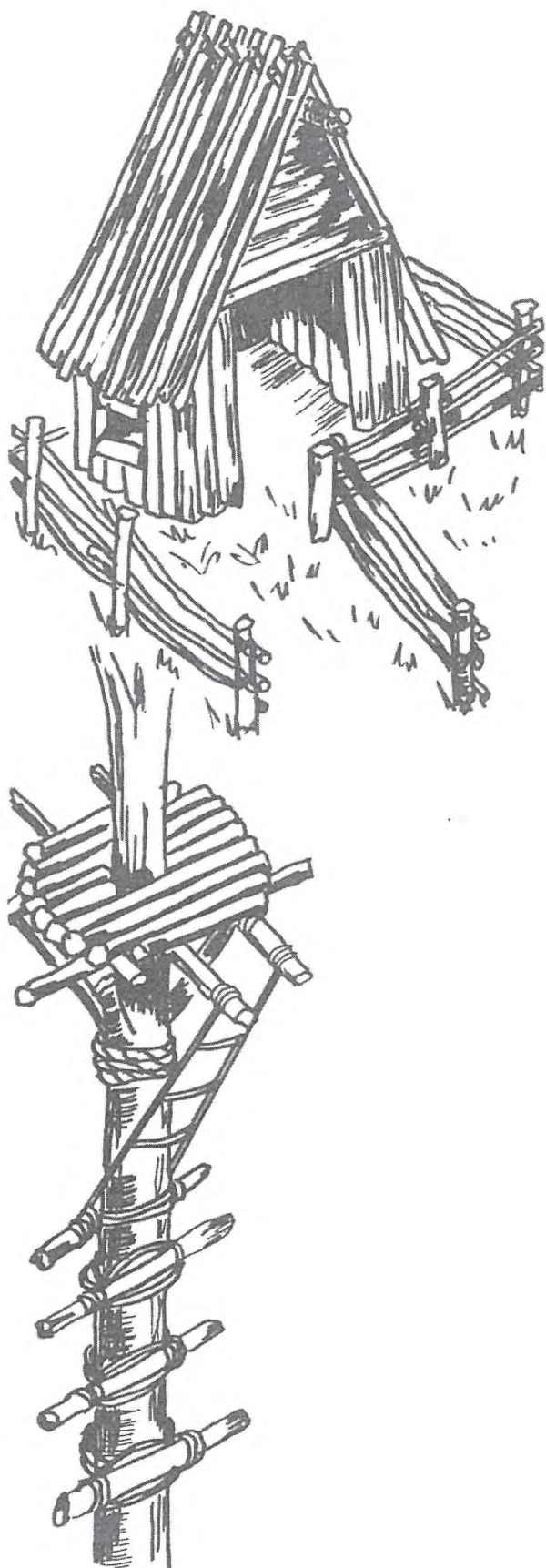
- Bonjour, dit le Renard.
- Bonjour, répondit poliment le Petit Prince, qui se retourna mais ne vit rien.
- Je suis là, dit la voix sous le pommier ...
- Qui es-tu ? dit le Petit Prince. Tu es bien joli ...
- Je suis un renard, dit le Renard.
- Viens jouer avec moi, lui proposa le Petit Prince. Je suis tellement triste ...
- Je ne peux pas jouer avec toi, dit le Renard. Je ne suis pas apprivoisé.
- Qu'est-ce que signifie « apprivoiser » ?
- Ça signifie créer des liens. Je n'ai pas besoin de toi et tu n'as pas besoin de moi. Mais si tu m'apprivoises nous aurons besoin l'un de l'autre.
- Je commence à comprendre, dit le Petit Prince. Il y a une fleur ... je crois qu'elle m'a apprivoisé.
- C'est possible, dit le Renard. On voit sur la Terre toutes sortes de choses ...
- Oh ! ce n'est pas sur la Terre, dit le Petit Prince.
Le Renard parut intrigué. « Sur une autre planète ? »
- Oui.
- Il y a des chasseurs sur cette planète-là ?
- Non.
- Ça, c'est intéressant ! Et des poules ?
- Non.
- Rien n'est parfait, soupira le Renard.

Antoine de Saint-Exupéry

(Le Petit Prince)

Comment ASSEMBLER

..... sans clous ?



Comment construire une cabane, une échelle, une maison pour les chèvres, une clôture, un observatoire ou encore un lit quand on n'a pas de clous ?

Robinson avait, certes, trouvé un sac rempli de pointes dans le bateau naufragé. Malheureusement, elles étaient trop courtes pour assembler des morceaux de bois épais ou des branches d'arbres.

Comment faire alors ? On peut remplacer les clous par du fil de fer et lier les planches au lieu de les clouer, oui ..., mais il n'est pas toujours possible d'avoir du fil de fer et une pince pour les tordre. De la corde, alors ! Bien sûr, à condition d'être habile et de savoir comment on fait les nœuds qu'il faut.

As-tu déjà essayé ?

Observe bien les dessins. Ils montrent trois façons d'utiliser les nœuds :

- * pour raccorder des morceaux de bois,
- * pour les assembler en croix,
- * pour suspendre des objets.

Le menuisier.



J'ai vu le menuisier
Tirer parti du bois.

J'ai vu le menuisier
Comparer plusieurs planches.

J'ai vu le menuisier
Caresser la plus belle.

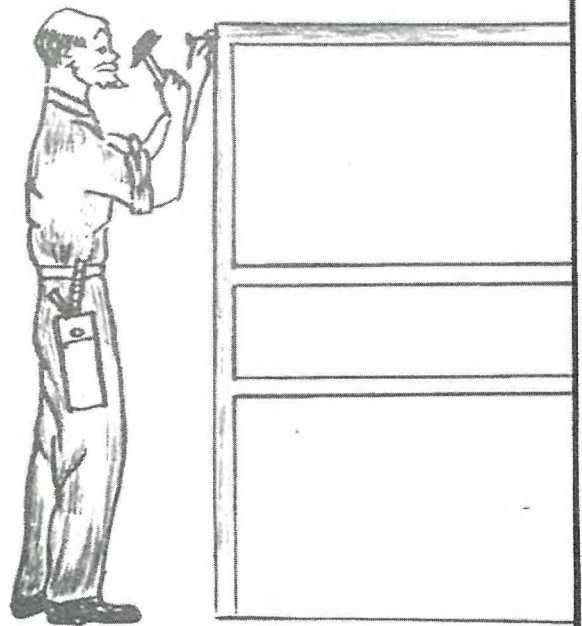
J'ai vu le menuisier
Approcher le rabot.

J'ai vu le menuisier
Donner la juste forme.

Tu chantais, menuisier,
En assemblant l'armoire.

Je garde ton image
Avec l'odeur du bois.

Moi, j'assemble des mots
Et c'est un peu pareil.

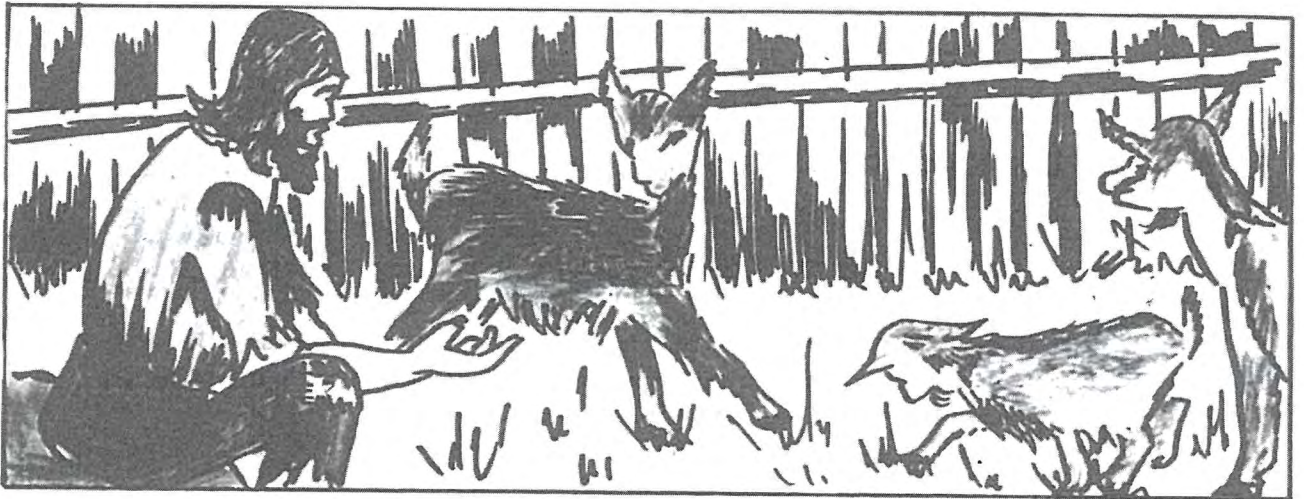


Eugène Guillevic

Robinson capture des chèvres pour les élever. (suite)

Le vieux bouc était si farouche que je ne savais pas quoi en faire. Je le dégageai et le remis en liberté. Je n'avais jamais vu un animal s'enfuir avec plus de frayeur ! Il ne m'était pas venu l'idée que je pouvais l'appivoiser par la faim comme font les dompteurs de lions.

Je tirai ensuite les chevreaux de la fosse, un à un. En les attachant à une même corde, je les emmenai chez moi. Ce ne fut pas sans difficultés !



Robinson apprivoisa les chevreaux en les faisant manger dans sa main. Au bout d'un an et demi, il eut un troupeau de douze bêtes. Deux ans après, il en avait quarante trois ! Les chèvres donnaient plusieurs litres de lait par jour. Après quelques essais ... mais laissons parler Robinson :

Ce ne fut que plus tard que je songeai à profiter du lait de mes chèvres. Je fis une laiterie. Mes chèvres me donnaient huit à dix pintes de lait par jour. Après plusieurs essais, je réussis à fabriquer du beurre et du fromage, et depuis je n'en ai jamais manqué !

Robinson découvre un sac de grain : l'idée lui vient de devenir agriculteur !

Au milieu de mes travaux, il m'arriva de trouver un sac rempli de grain pour la volaille : ce qui restait de blé avait été mangé par les rats. Comme j'avais besoin du sac, pour y mettre de la poudre, j'allais le vider et secouer les restes au pied du rocher, à côté de ma barrière.

C'était un peu avant les grandes pluies.

Un mois après, il ne m'en restait pas le moindre souvenir, lorsque j'aperçus, par ci, par là, quelques tiges qui montaient de la terre. Je les pris d'abord pour des plantes que je ne connaissais pas. Mais quelque temps après, je fus étonné de voir dix ou douze épis d'orge d'excellente qualité.

Je recueillis soigneusement les grains, dans la bonne saison, c'est-à-dire au mois de juin. Je résolus de les semer, le moment venu, en espérant que je produirais ainsi assez de blé pour faire mon pain. En plus de cet orge, je pus récolter une trentaine d'épis de riz. Je les conservais pour les semer également

Quatre ans se passèrent avant que j'obtienne une quantité suffisante de grain, car celui que je semai la première année, fut entièrement perdu. Sans le savoir, je l'avais mis en terre, pendant la saison sèche. Cela me servit de leçon. Je résolus d'observer attentivement le temps et me fis un calendrier.

C'est ainsi que je notai la régularité des saisons ; je ne me laissais plus surprendre, ni par la saison pluvieuse, ni par la saison sèche. Pour en arriver là, je fis plusieurs expériences. Je bêchai une **pièce de terre** mais je ne semai pas tout mon grain car je ne savais pas quelle était la meilleure saison pour les semailles. J'eus raison d'avoir pris cette précaution ; en effet, il n'y eut pas de pluie les mois suivants. La terre manqua d'humidité et pas un grain ne germa.

Qui est Robinson Crusoë ?

Je suis né en l'année 1632, dans la ville d'York où mon père s'était établi après avoir acquis beaucoup de bien en faisant du commerce.

J'avais deux frères plus âgés que moi. Le premier était officier dans l'armée d'Angleterre. Il fut tué à la bataille de Dunkerque contre les Espagnols. Quant au second je n'ai jamais su ce qu'il était devenu.

Mon père, qui était très âgé, m'avait donné une bonne éducation. Il voulait faire de moi un homme de loi mais j'avais d'autres vues : je voulais aller sur mer. Mon père fit tout pour m'en empêcher :

« Ce garçon pourrait être heureux s'il voulait demeurer à la maison, mais il sera misérable s'il va dans les pays étrangers », disait-il à ma mère.

Un jour, je me trouvais à Hull. J'y rencontrai un de mes camarades qui était sur le point de partir pour un long voyage. Il me proposa de l'accompagner. Je cherchais depuis longtemps à faire un voyage. C'était une occasion à ne pas manquer. Aussi je résolus de m'embarquer sur un vaisseau, cédant à ma passion de courir le monde.

Le bateau était de dimension acceptable. Il portait six canons et quatorze hommes si l'on compte le capitaine, le mousse et moi-même. Nous l'avions chargé de nombreuses marchandises : du verre, de petits miroirs, des couteaux, des ciseaux, des haches, toutes choses que nous pourrions vendre ou échanger.

Le départ se fit par temps calme, à la voile. Mais après avoir navigué douze jours, la tempête se leva et notre bateau se mit à dériver comme un bouchon sur l'eau. Les vagues étaient si fortes que le capitaine fit mettre la chaloupe à la mer. On s'y installa comme on put, espérant rejoindre la terre qu'un marin avait vue à l'horizon.

Qui est Robinson Crusoë ?

Robinson Crusoë est né en 1632, dans la ville de York, en Angleterre.

Il avait deux frères plus âgés que lui. L'un était officier dans l'armée et fut tué à la guerre, quant à l'autre, Robinson ne sut jamais ce qu'il était devenu. Le père de Robinson, riche commerçant, lui donna une bonne éducation.

« Tu seras avocat » - lui disait-il.

Mais le jeune Robinson avait d'autres idées. Il était attiré par la mer et les bateaux.

Un jour qu'il se promenait sur le port de Hull, il rencontra un marin qui lui dit :

— Nous allons partir pour un grand voyage, veux-tu venir avec nous ? Lui qui a toujours rêvé de voyager, vous pensez s'il accepta avec joie !

Le voilà donc embarqué sur un navire ! C'est un jour qu'il n'oubliera plus jamais de sa vie.

Le bateau était chargé de nombreuses marchandises et comptait quatorze hommes d'équipage.

Le départ se fit par temps calme. Mais après douze jours de navigation, le voilier fut pris dans une violente tempête.

« Nous allons couler ! » criaient les marins.

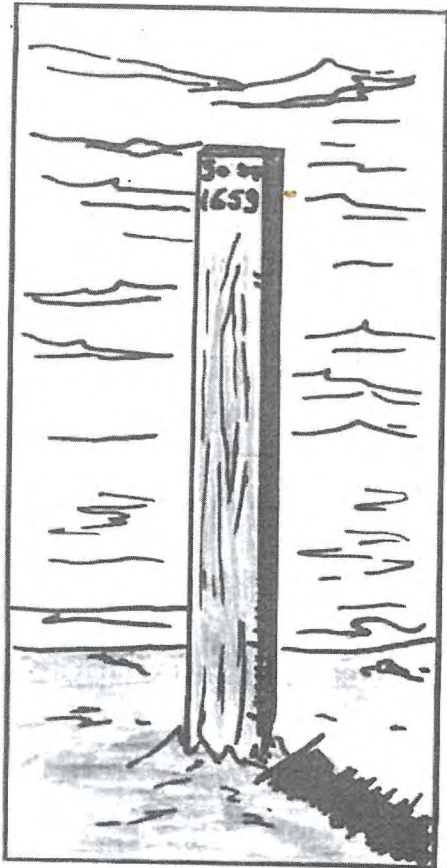
— « Mettez la chaloupe à la mer ! » ordonna le capitaine.

Tout l'équipage fut obligé d'abandonner le bateau et de s'entasser dans une chaloupe.



Robinson se fabrique un calendrier.

Le cinquième jour de mon arrivée dans l'île, je me rendis compte que, faute de cahiers, de plumes et d'encre, pour inscrire les jours, je risquai de ne plus savoir la date, que je ne pourrais plus distinguer le dimanche des autres jours. Il fallait que je trouve une solution.



Aussi, je plantai près du rivage, à l'endroit où j'avais touché terre pour la première fois, un grand poteau carré sur lequel je portai cette inscription :

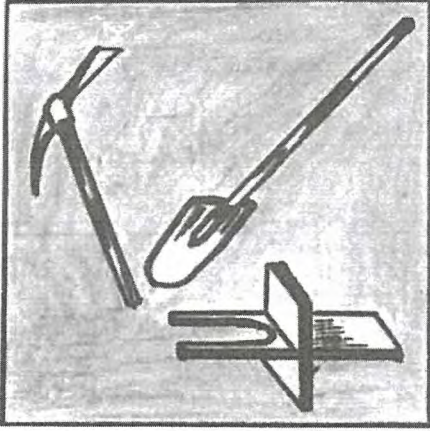
j'ai abordé ici le 30 septembre
1659

Sur les côtés de ce poteau, je faisais, chaque jour avec mon couteau, un cran. Tous les sept jours j'en creusai un, deux fois plus grand ; et tous les premiers du mois, un cran double de celui de la semaine. Je pus ainsi tenir mon calendrier, ou du moins faire mes calculs de semaines, de mois et d'années.

Parmi le grand nombre de choses que j'avais pris dans le vaisseau, il y en avait certaines moins utiles que d'autres, mais qui me servirent quand même : de l'encre, du papier (de la cabine du capitaine) ainsi que des instruments de navigation, des lunettes d'approche, des cartes et des livres, toutes choses que je jetai **pêle-mêle** sans me donner le temps de les **trier**.

C'est alors que je me suis fabriqué une chaise et une table pour pouvoir écrire et manger. Et c'est à ce moment là seulement que je me mis à tenir un journal de mon occupation de chaque jour.

Robinson a besoin d'outils.

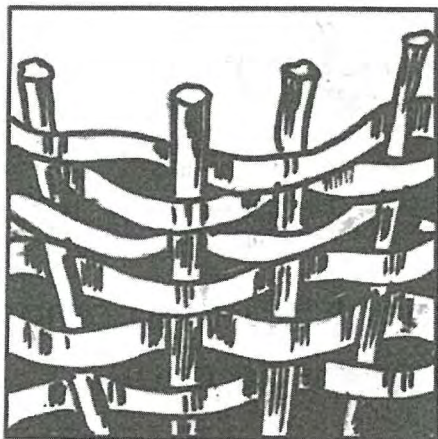


17 novembre 1659. Ce jour-là, Robinson commença à creuser le rocher qui était derrière sa tente. Il lui manquait des outils pour ce travail :

- une pioche pour creuser le terre
- une pelle pour la ramasser
- une brouette ou un panier pour la transporter.



Robinson remplaça la pioche par des leviers de fer qu'il avait ramenés du bateau. Le lendemain, en cherchant dans la forêt, il trouva un arbre appelé « arbre de fer » parce qu'il est très dur. Il en coupa un morceau pour le tailler. Il lui donna la forme d'une pelle. La partie plate n'était pas assez dure car elle n'était pas garnie de fer, mais cela suffisait pour les travaux de Robinson.



Il fallait aussi quelque chose pour transporter le terre : un panier ou une brouette. Faire un panier ? Il fallait des branches très souples pour les tresser. Mais il n'y avait dans l'île ni saule, ni osier. Fabriquer une brouette ? Robinson aurait pu : mais comment faire la roue ? Il ne connaissait rien au métier de forgeron. Il transporta la terre au moyen d'un instrument que les maçons appellent un oiseau !

Robinson découvre l'île.

(Robinson, après bien des difficultés, réussit à ramener son radeau à terre. Il se décide à reconnaître le pays.)

La première chose que je fis, fut d'aller reconnaître le pays. J'ignorais encore si le lieu, où je me trouvais, appartenait au continent ou si c'était une île, s'il était habité ou inhabité, si j'avais quelque chose à craindre des bêtes sauvages ou non.



A deux kilomètres de là, il y avait une montagne très haute et très escarpée qui dominait toutes les autres.

Je pris un de mes fusils et un de mes pistolets, avec un cornet de poudre et un petit sac de plombs. Armé de la sorte, je décidai d'escalader cette montagne.

Lorsque je fus au sommet, après beaucoup d'efforts et de fatigue, je m'aperçus que j'étais sur une île ; la mer était partout. Il n'y avait pas d'autres terres, seulement deux petites îles un peu plus loin à l'ouest.

L'île où je me trouvais n'était point cultivée. J'en conclus qu'elle n'était pas habitée, ou alors seulement par des bêtes sauvages. Cependant, je n'en voyais aucune.

En revenant, je tirai un oiseau très gros que je vis posé sur un arbre, au bord d'un grand bois. Aussitôt il s'éleva de tous les endroits du bois, un nombre presque infini d'oiseaux de plusieurs sortes.

L'oiseau que j'avais tué, ressemblait à un épervier. Il en avait la couleur et le bec. Hélas, sa chair d'une odeur forte, ne valait absolument rien. Il me fallait trouver un autre gibier si je ne voulais pas mourir de faim.

Je descendis alors de la montagne, je revins à mon radeau et me mis à le décharger. Ce travail occupa le reste du jour. La nuit étant venue, je me barricadai le mieux que je pus avec les coffres et les planches que j'avais amenés. Je me fis une espèce de **hutte** pour dormir cette nuit-là.

Les richesses de Robinson.

Le bateau n'avait pas encore sombré. Robinson pouvait encore récupérer beaucoup de choses utiles. Il décida de remonter à bord mais quand la mer serait calme.

Il se rendit donc sur le bateau et put ramener :



- * des sacs pleins de clous qu'il trouva dans le magasin du charpentier,
- * une tarière de charpentier (c'est une grande vrille qui sert à faire des trous dans le bois),
- * une douzaine de haches,
- * une pierre à aiguiser

Il mit tout cela avec plusieurs objets qui étaient dans le magasin du canonnier :

- * des leviers de fer,
- * deux barils de balles,
- * sept mousquets (armes à feu),
- * un fusil de chasse,
- * une petite quantité de poudre,
- * un gros sac contenant de petits morceaux de plomb.

Il prit aussi tous les habits qu'il trouva, un hamac, des matelas et des couvertures. Ce qu'il avait amassé était considérable : un vrai trésor !

Mais il lui manquait encore des outils pour creuser et transporter la terre, des aiguilles, des épingles et du fil pour raccommoder ou coudre des vêtements.

Il revint vite chez lui parce qu'il craignait pour ses provisions : des animaux pouvaient les dévorer. pendant son absence. Il trouva un visiteur tout à fait inoffensif : un animal qui ressemblait à un chat sauvage et qui aimait les biscuits !



L'atterrissage.

L'air était pur, le vent modéré. Le Victoria monta tout droit dans le ciel, à une hauteur de plus de quatre cents mètres.

Un vent plus fort poussa le ballon vers le sud-ouest. Bientôt, le Victoria se trouva au-dessus d'un pays très fertile. On survolait des champs de tabac, de maïs, d'orge et de grandes rizières.

— C'est une région magnifique ! dit Kennedy. Regardez ! des cailles, des lièvres et mêmes des antilopes. C'est le paradis des chasseurs.

— Eh bien, mon cher Dick, vous allez bientôt avoir l'occasion de chasser : nous allons atterrir, répondit le docteur Fergusson.

Le docteur diminua la flamme de son chalumeau et le ballon commença à descendre lentement. La nacelle rasait presque les arbres.

— Maintenant, jette les ancres, Joe, ordonna le docteur.

Les ancres furent lancées et l'une d'elles s'accrocha aux branches d'un arbre. Aussitôt, Joe **dégringola** de la nacelle et glissa parmi les branches de l'arbre. Il **s'assura** que l'ancre tenait bon et sauta sur le sol.

Kennedy déroula l'échelle de soie et s'apprêta à rejoindre Joe.

— Maintenant, Dick, prends deux fusils : l'un pour toi, l'autre pour Joe. Tâchez à vous deux de rapporter de la viande fraîche pour le dîner, demanda le docteur.

— N'allez pas vous envoler, docteur ! cria Joe.

— Sois tranquille, mon garçon, je suis solidement retenu. En cas de danger, je tirerai un coup de fusil. Ce sera notre signal, répondit le docteur.

— Et maintenant, en chasse ! s'écria Kennedy en descendant de l'échelle.

La partie de chasse.

Au bout d'une demi-heure de marche, Dick et Joe s'enfoncèrent dans une forêt de gommiers, l'œil aux aguets et le doigt sur la détente du fusil.

Soudain, Kennedy fit signe à son compagnon de se taire et de s'arrêter : dans le lit d'une rivière, une troupe d'une dizaine d'antilopes se désaltérait. Ces gracieux animaux paraissaient inquiets : entre chaque gorgée, ils levaient la tête.

Kennedy **contourna** quelques buissons tandis que Joe demeurait immobile. Il parvient à portée de fusil et fit feu. Le troupeau disparut en un clin d'œil. Seule une antilope, frappée d'une balle en plein cœur, gisait sans vie.

— Quel beau coup de fusil ! s'écria le chasseur.

Joe se précipita et se mit à dépouiller l'animal de sa peau.

Pendant ce temps, Kennedy procéda à la construction d'un foyer, à l'aide de trois grosses pierres. Ensuite, il ramassa une brassée de bois mort et y mit le feu.

Joe avait découpé une douzaine de côtelettes qu'il commença à rôtir sur les braises rouges.

— Voilà qui fera plaisir au docteur Fergusson, dit Kennedy.

En ce moment même, un coup de fusil retentit dans l'air.

— Le signal ! s'écria Joe.

— Le docteur est en danger ! En route ! dit Kennedy.

Quand les deux amis arrivèrent en vue du Victoria, ils ne purent s'empêcher de rire aux éclats.

Devinez par qui est attaqué le Victoria ? Par des singes ! Oui, par des singes qui s'accrochaient à l'échelle et qui voulaient monter dans la nacelle.



Le rocher qui marche.

Le Victoria effleurait les herbes comme un papillon gigantesque.

Nous pourrons courir longtemps de la sorte, dit Kennedy. Je n'aperçois aucun arbre pour nous arrêter.

Tout à coup le ballon reçut une forte secousse. L'ancre avait sans doute accroché un rocher caché par les herbes.

- Nous sommes pris, fit Joe.

- Eh bien, jette l'échelle, répliqua Kennedy.

- Ses paroles n'étaient pas achevées qu'un cri aigu retentit dans l'air.

- Qu'est cela ?

- Un cri singulier !

- Tiens, nous marchons !

L'ancre a dérapé.

- Mais non, elle tient toujours, fit Joe qui tirait sur la corde.

- C'est le rocher qui marche !

Les herbes bougeaient et une forme allongée apparut au dessus.

Un serpent, fit Joe.

Eh non, dit le docteur, c'est une trompe d'éléphant.

Kennedy arma puis épaula sa carabine.

Attends, Dick, attends !

- Sans doute, l'animal nous remorque ?

Et du bon côté, Joe, du bon côté !

L'éléphant avançait avec rapidité. Il arriva bientôt à une clairière et on put le voir tout entier. Il était gigantesque et portait deux défenses blanchâtres qui pourraient avoir huit pieds de long. L'ancre était prise dans les défenses et l'animal essayait de s'en débarrasser.

Mais où nous mène-t-il ? demande Kennedy en agitant sa carabine.

Il nous mène où nous voulons aller, mon cher Dick. Un peu de patience !

Attention, il nous entraîne vers la forêt ! Nous sommes perdus !

(Pour échapper au danger, les voyageurs sont obligés d'abattre l'éléphant.)

J'eus une dernière pensée pour vous, mes amis, puis je me mis à me débattre et à lutter pour me libérer. Je m'attendais à être entraîné vers le fond du lac. C'est ainsi que font les crocodiles pour dévorer leur proie.

Mais, curieusement, je me sentis, au contraire, tiré vers la surface. Alors j'ouvris les yeux et j'eus la surprise de voir autour de moi deux solides gaillards. Ils me soutenaient, chacun d'un côté. Ils m'aidèrent à rejoindre le rivage, indifférents aux crocodiles qui nous entouraient.

Une fois sur la terre ferme, j'essayai de repérer le ballon dans le ciel. Je savais que vous ne m'abandonneriez pas et que vous étiez à ma recherche.

C'est ainsi que j'ai vu le Victoria atterrir et j'ai marché à votre rencontre. Et me voilà ! » termina Joe.

— Une chose m'intrigue, Joe, demanda Kennedy. Les crocodiles n'attaquent-ils pas les habitants de la région ?

— Sans doute préfèrent-ils la chair de Joe, répondit le docteur en riant.



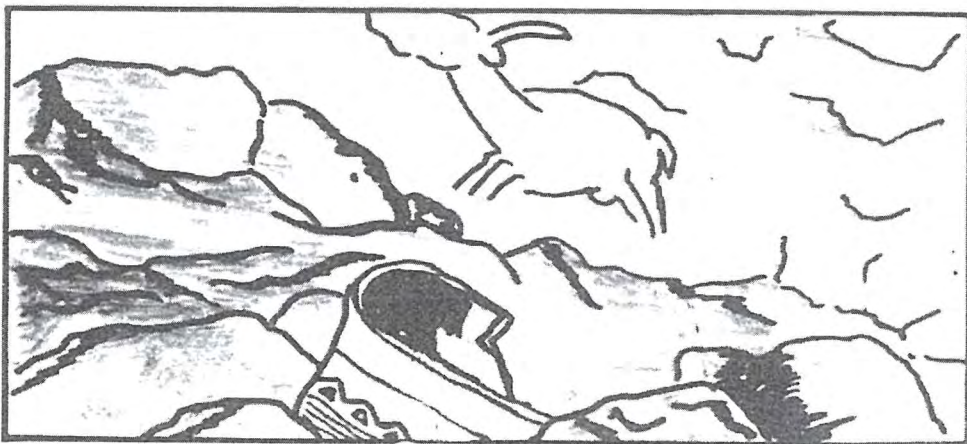
A la découverte des vestiges du passé ...

Dans un petit village, au pied du djebel Gourine, les enfants de l'école ne peuvent plus écouter la leçon ! Que se passe-t-il ? Un bulldozer passe dans un vacarme assourdissant.

- C'est pour extraire les pierres de la carrière de Kef El Kebir, dit le maître.
- Qu'est-ce que cela veut dire « extraire » ?
- C'est tirer, sortir des pierres de la montagne. Finissons vite et nous irons voir ensemble ce gros engin.

Le lendemain, toute la classe se mit en route vers Kef El Kebir. Aucun bruit ... Le bulldozer se serait-il arrêté ? Eh oui ! Mais des ouvriers piochent sous les ordres d'hommes que l'on n'a jamais vus au village. Ils fouillent délicatement la terre. Le maître leur parle, puis annonce aux enfants :

- Ce sont des archéologues, des savants qui ont beaucoup étudié l'histoire ancienne. La terre retirée par le bulldozer contenait des morceaux de colonnes et de poteries. De l'autre côté de la montagne, il y a les palais de la Kalaâ. Grâce aux recherches des archéologues, peut-être découvrira-t-on, ici aussi, un vieux palais enfoui dans la terre ?
- On peut les aider à fouiller ?
- Non, c'est très difficile : il ne faut pas risquer d'abîmer ce qui a été conservé depuis si longtemps. mais prenez soin de recueillir, à partir de maintenant, tout ce qui vous paraîtra extraordinaire ou précieux.



Histoire de la Qalâa des Beni Hammad.

Il y a presque mille ans, tout près du village de Béchara, s'élevait une ville magnifique pleine de mosquées et de palais que les habitants appelaient « Qalâa », la citadelle, construite par l'émir Hammad.

La Qalâa est entourée de montagnes et elle domine la plaine de M'Sila et toute la région du Hodna. On a retrouvé de grands bassins qui recueillaient l'eau de l'oued Fredj et des sources de montagnes. La ville était donc verdoyante. On y cultivait le coton, des fruits et des légumes et on y élevait de nombreux troupeaux.

Des savants s'étaient installés à la Qalâa et attiraient des étudiants de tout le Maghreb. Des musiciens, des conteurs chantaient les merveilles de la ville au cours des nombreuses fêtes dans les palais. Le plus grand de tous est le Palais de la Mer, renommé à cause de son grand bassin : 67 mètres de long, sur 47 mètres de large. Il s'y donnait des joutes nautiques, c'est-à-dire des jeux sur l'eau : combats et courses de bateaux.

Il ne reste qu'un minaret d'une mosquée, sans son toit ; il mesure 25 mètres de haut et la salle des prières dont on a relevé les traces est immense : 64 mètres de long et 56 mètres de large.

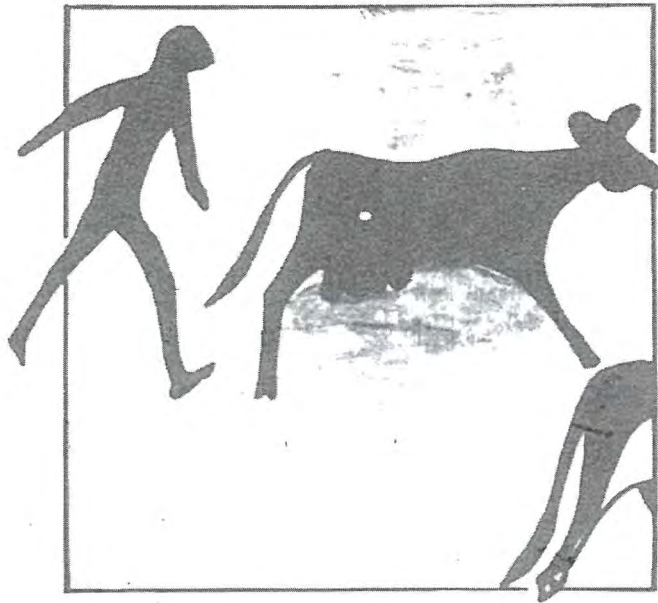
En fouillant, on a trouvé des pièces de monnaie : des dirhams en bronze et des dinars en or. En effet, le commerce marchait bien. On a recueilli aussi des bijoux en or que l'on peut voir au musée de Constantine ; des brûle-parfums, des lampes à huile, etc ...

Il est difficile, en voyant aujourd'hui les ruines de la Qalâa, d'imaginer une ville si belle, si active.

Des traces du passé qui nous apprennent l'histoire ...

Il y a sans doute 7 000 ans que les hommes vivent dans notre pays. Comment le savons-nous ? Grâce aux peintures et aux dessins gravés sur les rochers que l'on appelle « gravures rupestres ». Où les trouve-t-on ? Dans les massifs du Tassili et du Hoggar, dans les

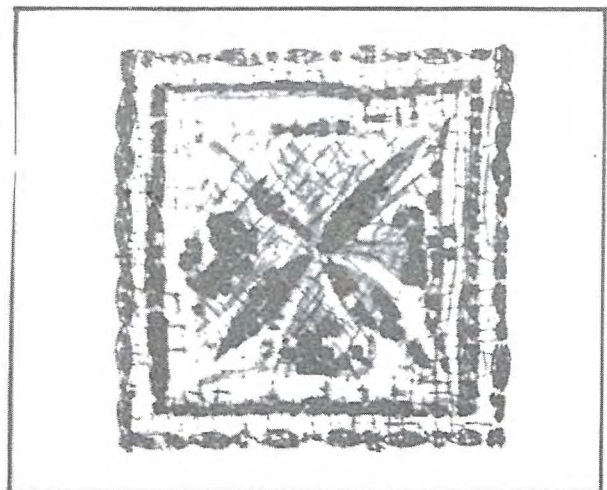
régions d'Aflou, de Djelfa, d'Aïn-Sefra, d'El Bayadh etc ...



Elles nous montrent que ces hommes étaient bergers ou chasseurs : il y avait donc des animaux domestiques et sauvages. Le Sahara n'était pas un désert, mais une région plantée d'arbres et où il y avait des rivières et peut-être beaucoup de lacs. On retrouve aussi des dessins d'éléphants, des rhinocéros, des autruches, des girafes, des hippopotames.

Des animaux qui ont complètement disparu avec l'arrivée de la sécheresse.

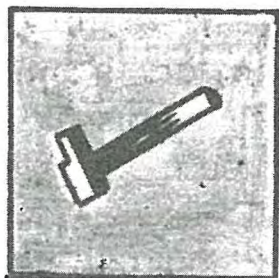
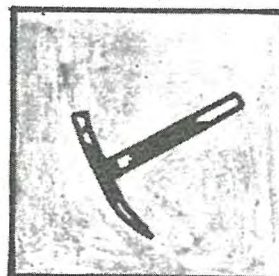
Ceux qui habitaient Tébessa, Souk-Ahras, Timgad, Djamila, Tizirt, Tipaza, Cherchell, connaissent bien les monuments en grosses pierres taillées que l'on appelle « ruines romaines ». Ce sont les restes de villes construites il y a plus de 2 000 ans par les Romains qui avaient occupé tous les pays autour de la mer Méditerranée. On peut y voir des **mosaïques** : œuvres d'art faites en petits cubes de marbre ou de pierres de couleurs différentes. Elles représentent des scènes de labour ou de récolte ou servent à décorer le sol des grands palais.



Le travail des archéologues.

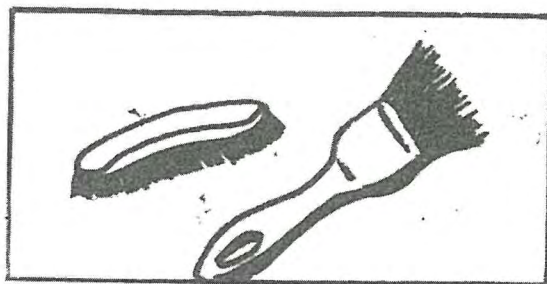
Les enfants observent le chantier, un peu étonnés : un chantier d'archéologues n'est pas un chantier comme les autres ! Peu d'ouvriers : il ne faut pas risquer de piétiner les objets de valeur. Pas de gros engins : ils casseraient tout ; mais beaucoup de petits outils :

- une petite pioche pour creuser des tranchées. Avec le temps, la terre a recouvert les constructions et les objets. En mille ans, l'épaisseur de la terre peut atteindre trois mètres.



- un petit marteau : en donnant de petits coups rapides, on fait tomber la terre sèche qui entoure les vases et les poteries.

- des brosses et des pinceaux pour enlever la poussière fine qui s'est collée sur les objets.



- un mètre pour mesurer les objets qu'on a trouvés.
- un grand bâton pour sonder le sol : s'il résonne, c'est qu'il y a un vide.

Et bien sûr, des pelles, des seaux, des brouettes pour enlever la terre qui a été fouillée.

Savez-vous lire le journal ?

Bien sûr ! Il n'y a qu'à commencer par la première page ! Et si vous êtes pressés ? si vous ne voulez pas tout lire ? Si vous voulez d'abord lire les nouvelles qui vous intéressent le plus ?

Beaucoup de journaux présentent d'abord le sommaire. Le sommaire est utile. Il suffit de le lire pour avoir une idée de ce que contient le journal. C'est un peu comme une table des matières dans un livre. On y indique les titres et les pages.

Mais c'est surtout la première page du journal qui nous renseigne sur ce qu'il contient. Les nouvelles importantes sont indiquées en gros titres et s'étalent sur plusieurs colonnes.

Quand vous serez chez vous, lisez la première page d'El - Moudjahid ou d'Ech - Chaâb.

Dans un journal, les nouvelles sont rangées.

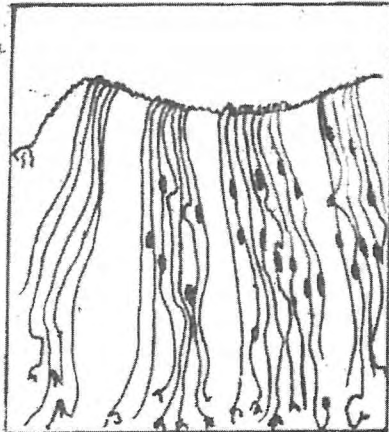
Feuilletons El - Moudjahid : nous trouverons d'abord les nouvelles nationales, c'est-à-dire les nouvelles de notre pays. Puis, le journal présente les nouvelles internationales, c'est-à-dire les nouvelles des autres pays du monde. Les pages suivantes sont consacrées à la publicité et aux annonces.

Les dernières pages sont réservées au sport, à la culture, aux spectacles. On y trouve parfois des faits divers, c'est-à-dire des nouvelles sans grande importance.

Le journal fournit aussi des renseignements utiles, comme l'horaire de la prière, les prévisions du temps, le programme de la télévision, des adresses : celles des pharmacies de garde, des pompiers, etc ...

La merveilleuse histoire de l'écriture.

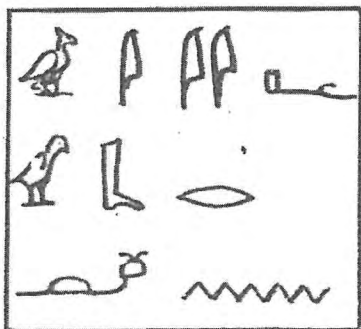
« Les paroles s'envolent, les écrits restent. » Ce vieux proverbe nous rappelle que la mémoire ne peut pas tout retenir. Quand vous avez peur d'oublier une commission, vous faites un nœud à votre mouchoir. Vous faites comme les Incas du Pérou : ils n'avaient pas d'écriture. Alors ils utilisaient le quipu.



C'est un système compliqué de nœuds qu'ils faisaient dans des cordelettes colorées. Le nombre de nœuds, leur place avaient une signification, tout comme la phrase écrite avec des mots, des virgules et des points. Grâce au

quipu, les Incas notaient et transmettaient des informations. Essayez !

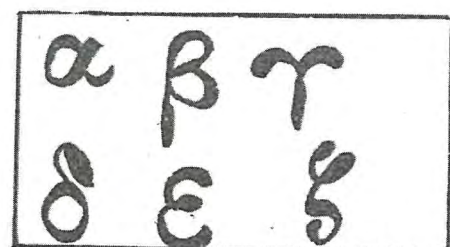
On peut dire que la première « écriture » est constituée par les dessins que l'homme préhistorique faisait sur les parois des cavernes : il y raconte les événements importants, comme la chasse, la guerre ...



Les habitants d'un pays appelé Sumer (aujourd'hui l'Iraq) furent, sans doute, les premiers à assembler des images pour former des phrases. Cette écriture, qui comprenait plus de 2 000 images, était trop difficile.

Aussi, on remplaça, plus tard, les images par des signes qui ressemblaient à des lettres : c'est en Egypte qu'apparurent les premiers alphabets constitués de hiéroglyphes.

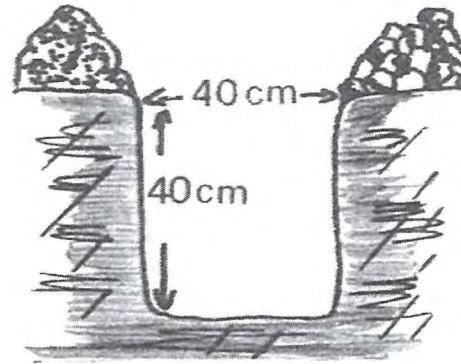
Les Phéniciens puis les Grecs simplifièrent ces alphabets : l'alphabet grec contient 24 lettres. Avec ces lettres, on peut écrire tous les mots et toutes les phrases que l'on veut.



Comment planter un arbre ?

1)

- * Creuse un trou assez large, (40 cm de côté, 40 cm de profondeur).
- * En enlevant la terre, trie-la : la bonne terre fine d'un côté, la mauvaise de l'autre.



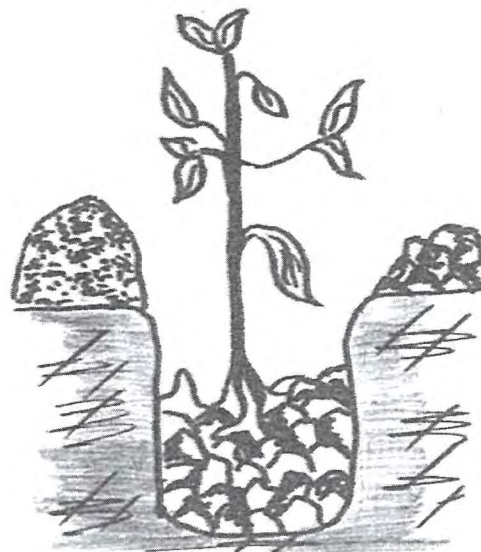
2)

- * Remplis le trou au 2 / 3, en commençant par la mauvaise terre,
- * Enlève le sachet de nylon qui enveloppe le plant,
- * Place le plant au milieu du trou, mais attention : la tige doit être bien verticale.



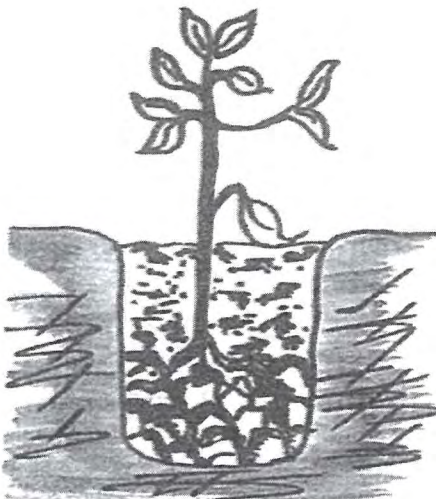
3)

- * Garde la tige toujours verticale et recouvre, maintenant, les racines du plant avec la bonne terre.
- * En même temps, tasse la terre pour assurer un bon contact.



4)

- * Mets la terre qui reste autour du plant.
- * Tasse bien fort avec les pieds.
- * Fais une cuvette autour du plant. (elle retiendra les eaux de pluie).
- * Maintenant, tu peux arroser.



N'oublie pas, plus tard, de le désherber, de le biner et de l'arroser.

La petite plante.

Un matin de printemps, le soleil se dit : « Il y a sous terre, au milieu du jardin, une petite plante qui dort dans sa graine. Je vais aller la réveiller. »

Il se mit à **luire** très fort, il réchauffa la terre tant qu'il put. Il pénétra jusqu'à la graine, et l'appela en la touchant doucement :

— Petite plante ! Petite plante ! Il faut sortir.

— Je ne peux pas, répondit-elle, je suis enfermée.

— Pousse de toutes tes forces avec ta tête ; tu casseras la coque de la graine, comme le fait le poussin dans l'œuf, et tu viendras au jardin.

— Je ne peux pas ! Non, je ne peux pas ! La graine est trop dure.

Le soleil était navré.

— Je sais bien ce qu'il faudrait pour t'aider : c'est la pluie ! Mais je ne peux pas aller la chercher. La pluie n'est pas mon amie. Quand je parais, elle se cache. Lorsqu'elle arrive, c'est moi qui disparaïs derrière les nuages. Allons, je vais m'en aller, peut-être viendra-t-elle ... Je repasserai demain.

Or, justement, la pluie pensait : « Il y a sous la terre, au milieu du jardin, une petite plante qui dort dans sa graine. Je vais aller la réveiller. »

La pluie se mit à tomber très fort. Elle entra dans la terre et toucha la graine.

— Toc, toc, petite plante. Il faut sortir !

— Je ne peux pas, répondit-elle. Je suis enfermée.

— Pousse de toutes tes forces avec la tête, la coque va devenir molle à force d'être mouillée ; tu n'auras pas à la casser comme fait le poussin dans l'œuf. Je sais que tu n'as pas de bec ; c'est pourquoi je t'aide.

En effet, la graine devint moins dure, la coque s'ouvrit presque d'elle-même et la petite plante sortit. Il faisait très noir dans la terre, mais le soleil vint à nouveau encourager la jeune plante. Elle sentit la bonne chaleur.

Alors, la petite plante s'étira, s'allongea et fit pousser ses racines dans la terre. Peu à peu, elle grandit et devint une plante robuste grâce au soleil et à la pluie.

d'après Marie-Louise Veri

Le petit lion.

Comme cela doit s'ennuyer, un lion en cage ! ...

La grande lionne montre les dents, et personne parmi les grandes personnes de la grande ménagerie, personne parmi les gros et petits hommes qui payent pour voir les animaux, personne n'oserait passer le bout du doigt entre les barreaux de la cage.

Le petit lion n'a pas peur de sa mère, et il sait bien que ce n'est pas contre lui qu'elle est en colère. C'est un petit lion bien gentil avec de grosses pattes et une douce petite tête bien ronde. Et dans cette tête il n'y a rien d'autre que les très simples rêves d'un brave petit lion.

Et l'on entend, dans l'ombre, troublant à peine le doux silence de la nuit, la lionne qui raconte à voix basse, pour son petit, les histoires de la jungle, les aventures des lions. Et sa voix, pourtant si menaçante quand elle rugit, est douce comme le vent caressant des sables du désert, et chaude comme le soleil de ces grands pays libres, où il n'y a jamais d'hiver.

Et le petit lion écoute sa mère, ébloui.

Il faut toujours écouter sa mère, on le doit ; mais le petit lion a peut-être écouté la sienne, et c'est comme cela qu'il est tout seul, perdu au milieu d'un jardin public de la ville.

Il s'est sauvé, pour aller voir le grand paysage, la forêt vierge, le désert et la source où les lions vont boire. Il s'est sauvé pour entendre le chant de l'oiseau moqueur, l'oiseau qui se moque des chasseurs ; Il s'est sauvé pour voir tous les oiseaux, aux dix mille couleurs ...

Et le voilà, fourbu d'avoir couru, sans être allé bien loin. Et déjà la nuit tombe, et de pauvres lumières s'allument dans les grandes maisons froides de la ville, qui dressent vers un ciel sans étoiles, leurs misérables carcasses de ciment armé.



Le lion et le chien.

Il y avait à Londres une **ménagerie**. Pour y entrer, il fallait, soit prendre un billet, soit donner des chiens et des chats qui servaient de nourriture aux animaux.

Un jour, un homme voulut voir des lions. Il n'avait pas d'argent. Il attrapa un petit chien dans la rue. Il put ainsi entrer dans la **ménagerie**. On prit le chien et on le jeta dans la cage du lion pour qu'il en fît son repas.

Le petit chien **se blottit** dans un coin. Le lion alla vers lui et le flaira un instant. Le petit chien se mit alors sur le dos, les pattes en l'air en agitant la queue. Le lion le tâta de la patte et le remit d'aplomb. Le petit chien, se redressa et fit le beau. Le lion le suivit des yeux, portant sa tête tantôt à droite, tantôt à gauche et ne le touchait plus.

Quand le gardien de la ménagerie lui eut lancé sa ration de viande, le lion en déchira un morceau qu'il laissa pour le petit chien. Vers le soir, quand le lion se coucha pour dormir, le petit chien ne quitta pas la cage. Le lion le laissait tranquille et quelquefois jouait avec lui:

Le lion et le chien vé-
curent une année entière dans
la cage. Un jour, le petit chien
tomba malade et mourut. Le
lion refusa alors de manger : il
ne cessait de flairer le petit
chien et il le touchait de sa
patte pour le caresser. Le
gardien voulut enlever le
cadavre, mais le lion ne laissa
approcher personne.

Le directeur pensa cal-
mer le chagrin du lion en
mettant dans la cage un autre
petit chien vivant. Immédiat-
ement, le lion le mit en pièces.
Puis il prit le petit chien mort entre ses pattes et, cinq jours durant, il
resta couché en le tenant ainsi embrassé. Le sixième jour, le lion
mourut.



— Oui, oui, dit Johnson. Rendez-vous, Thomas, sans cela vous êtes morts, tant que vous êtes, à l'instant.

— A qui faut-il nous rendre ? dit Smith, où sont-ils ?

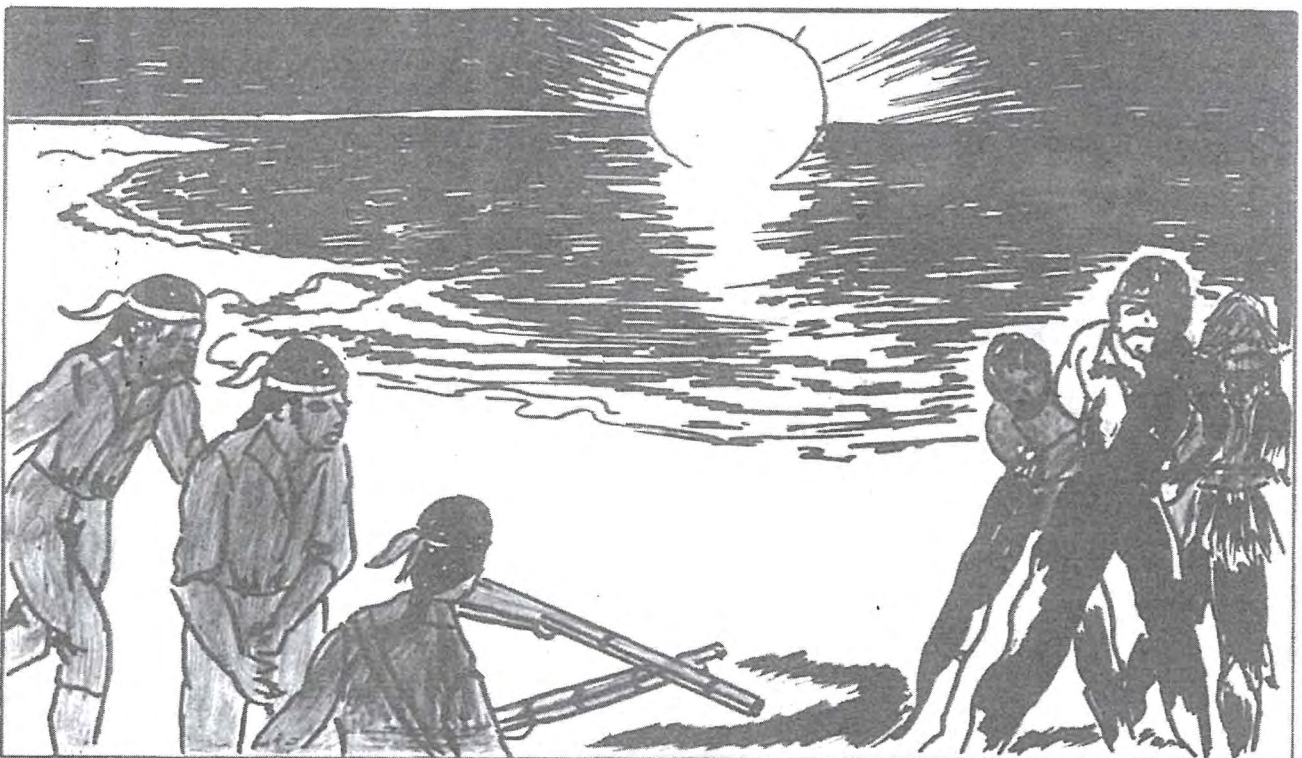
— Ils sont ici, répondit Johnson ; c'est le capitaine avec cinquante hommes. Si vous ne voulez pas vous rendre, vous êtes perdus !

Alors le capitaine se mit à parler lui-même à Smith :

— Vous connaissez ma voix, lui cria-t-il ; si vous jetez les armes, vous aurez la vie sauve.

Aussitôt tous mirent bas les armes et se rendirent.

(Grâce à une autre ruse, Robinson Crusoë et le capitaine se rendirent maîtres du navire et firent prisonnier le reste de l'équipage. Les mutins furent abandonnés sur l'île avec des provisions suffisantes.)

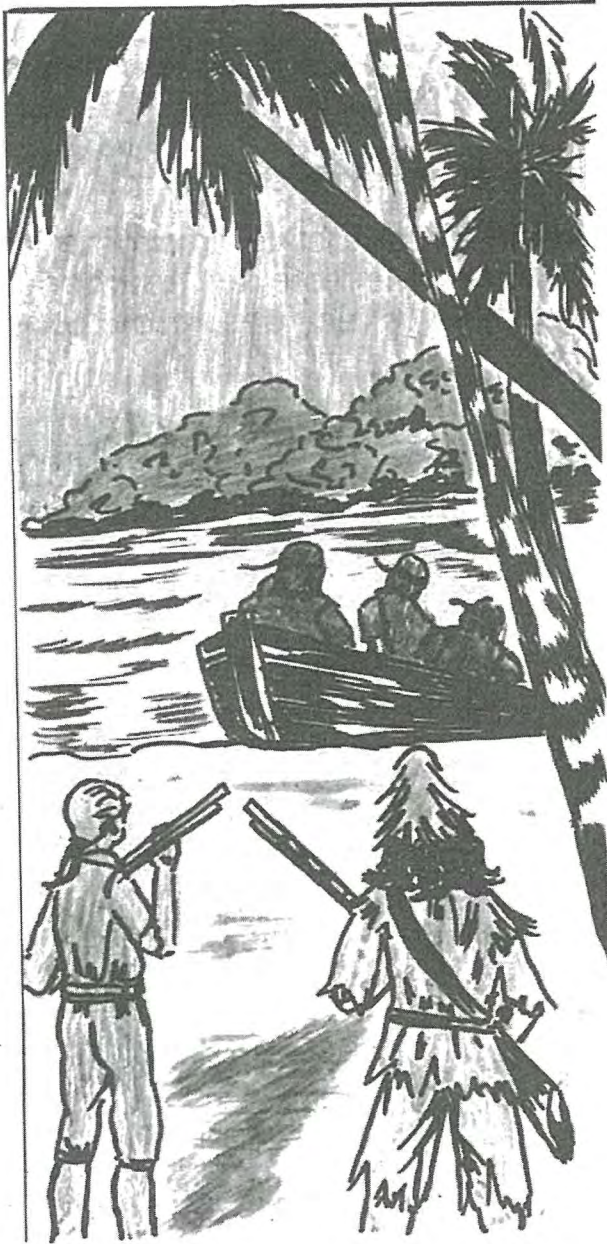


Fin de l'histoire : Robinson quitte son île.

C'est ainsi que j'abandonnai l'île avec mon fidèle Vendredi, le 18 décembre de l'an 1686, selon le calcul du vaisseau, après y avoir demeuré vingt-huit ans, deux mois et neuf jours.

En disant adieu à mon île, je pris avec moi, pour m'en souvenir, mon grand bonnet de peau de chèvre, mon parasol et mon perroquet. Mon voyage fut heureux, j'arrivai en Angleterre le 11 Juin de l'an 1687, ayant été trente-cinq ans hors de ma patrie.

Vendredi et le contremaître passèrent de l'autre côté de la colline et se mirent à appeler de toutes leurs forces. Les mutins coururent dans la direction d'où venait l'appel. C'est justement ce que je souhaitais. Faisant un détour pour revenir de l'autre côté de la baie, avec un des hommes, nous surprîmes ceux de la chaloupe, à l'improviste.



Il faisait presque nuit quand les autres revinrent car Vendredi et le contre-maître les avaient entraînés bien loin à l'intérieur de l'île. Ils furent bien étonnés quand ils virent la chaloupe sans gardes. Ils se mirent à crier et à appeler leurs camarades par leurs noms, mais point de réponse. Nous les entendions se lamenter, qu'ils étaient dans une île enchantée :

« Si elle est habitée par des hommes, nous serons massacrés, si elle est habitée par des esprits, nous serons enlevés et dévorés, disaient-ils. »

Je pensai qu'il fallait profiter de leur terreur. La nuit était très obscure de sorte qu'il

était impossible à nos ennemis de connaître notre nombre.

J'ordonnai à celui que nous avons capturé dans la barque d'appeler ses camarades et de leur dire de se rendre. Il se mit à crier très haut :

— Hé ! Thomas Smith ! Thomas Smith !

83

— Est-ce toi Johnson ? dit l'autre car il avait reconnu sa voix.



Quelques œuvres connues :

- La Petite Musique de Nuit.
- La Flûte Enchantée.
- Les Noces de Figaro.

Un grand musicien classique : MOZART

Portrait de Mozart à l'âge de six ans.
Musée de Salzbourg.

En 1762, dans les salons du palais de Vienne, deux dames présentent à l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, un jeune musicien : MOZART.

« J'ai assisté à un **concert** qu'un petit musicien a donné avec sa sœur Anne-Marie, dit une dame. Il joue à **ravir** non seulement du clavecin mais encore du violon, malgré son jeune âge.

— Comment se nomme cet enfant ? demanda l'impératrice.

— Mozart - Léopold Mozart, me semble-t-il.

— Excusez-moi, interrompit une autre dame. Léopold est le prénom du père, qui accompagne et dirige ses deux enfants.

Le petit garçon se nomme **Amadéus**... et un autre prénom, plus étrange. Ah ! j'y suis ; Wolfgang - C'est cela, Amadéus Wolfgang.

Et sa sœur, Anne-Marie ; l'enfant l'appelle Nanerl.

— Quel âge ont-ils ?

— Le garçon doit avoir six à sept ans. La fillette est un peu plus âgée : elle a onze ans.

— Et ces enfants sont véritablement bons musiciens ?

— Le garçon, en tout cas, joue merveilleusement. Sa sœur a un jeu agréable, sans plus ; mais Wolfgang a du **génie**.

— Quelle admiration ! dit l'impératrice en souriant. « Génie » me paraît un bien grand mot, appliqué à un enfant de six ans.

— Je puis vous assurer qu'il égale déjà nos meilleurs musiciens de Vienne. Son père Léopold MOZART est lui-même musicien. C'est sous sa direction que l'enfant a commencé à étudier. A trois ans, il touchait déjà du clavecin avec goût.

— Et l'on dit, s'écria la seconde admiratrice, qu'il a appris seul à jouer du violon sur un instrument à sa taille, cadeau d'un ami de son père. Non seulement il joue, mais il **compose** !

— Que peut composer un enfant de cet âge ?

Le géant et le petit tailleur

« Je suis aussi fort que toi, dit le malin petit tailleur au géant son voisin, aussi bête qu'il était grand.

— C'est ce que nous allons voir ! »

Ce disant, le géant conduisit le petit tailleur auprès d'un énorme chêne déraciné. « Aide-moi à porter cet arbre hors du bois, si tu es de taille, lui dit-il.

— Volontiers : mets le tronc sur ton épaule, moi je porterai le bout avec toutes les branches ».

Le géant mit le tronc sur son épaule, tandis que le petit tailleur s'assit tranquillement sur une branche ; et, comme le géant ne pouvait point regarder derrière lui, il dut porter à lui seul le chêne et le tailleur par-dessus le marché.

Après avoir cheminé ainsi pendant quelque temps traînant ce lourd fardeau, le géant, tout essoufflé, s'arrêta. « Ecoute, dit-il, il faut que je laisse tomber l'arbre ; je ne puis aller plus loin ».

Le tailleur sauta prestement à terre :

« Tu es pourtant un gaillard de solide apparence, dit-il, et néanmoins tu ne peux porter ta part de cet arbre ? Allons, allons, tu n'es pas fort, mon brave homme ».

Ils continuèrent leur chemin et passèrent devant un cerisier. Le géant prit l'arbre par la cime, où pendaient les fruits les plus mûrs, courba cette cime, et la mit dans la main du petit tailleur en lui disant : « Tiens cette branche et mangeons des cerises ».

Mais le petit tailleur était bien trop faible pour tenir l'arbre plié, de sorte que lorsque la branche en se redressant fit ressort, elle enleva le petit tailleur, qui passa par-dessus la cime de l'arbre et alla par bonheur, retomber de l'autre côté, dans des terres labourées où il ne se fit aucun mal.

« Qu'est-ce à dire ? fit le géant. N'as-tu pas la force de retenir ce faible arbuste ? — Bon, répliqua le petit tailleur. Quand on a porté un chêne si lourd qu'il a failli t'écraser, il s'agit bien de plier un malheureux cerisier. Non, j'ai sauté par-dessus, comme tu as pu voir ; tâche d'en faire autant, toi ».



Il était une fois un chasseur qui sortait chaque jour dans les grasses prairies et les sombres forêts. Il rapportait tous les soirs de quoi se nourrir le lendemain.

Un jour, il prit le plus gros perdreau de sa vie et décida de le faire cuire au four du village en le garnissant de bonnes choses : épices, ail, oignon, **plantes aromatiques...**

Il le porta de bon matin et demanda au boulanger de faire très attention à ce délicieux repas et de ne pas trop le faire cuire afin de ne pas le griller complètement.

Comme par hasard, ce jour-là, le cadî, dans sa promenade quotidienne, passa devant la boulangerie, frappé par l'**odeur alléchante** qui se dégageait du four. Sa curiosité le poussa à entrer et à demander au boulanger :

— Tu vas me donner ce que je te demande et, lorsque le chasseur viendra, tu essaieras de te débarrasser de lui ; si tu n'arrives pas à le convaincre, alors tu lui diras d'aller voir le cadî. Moi, j'arrangerai tout cela » conclut le cadî.

Le cadî emporte donc le perdreau.

A midi, le chasseur arrive et demande son rôti.

« Tu ne m'as rien donné et dans le four il n'y a que du pain, lui dit le boulanger.

— Comment, je t'ai donné ce matin un perdreau farci à faire cuire ! s'écria le chasseur.

— Tu ne veux pas me croire : allons voir le cadî, lui jugera notre querelle » répondit le boulanger..

Cette proposition fit l'affaire du chasseur ; ils vont tous deux chez le cadî.

« Racontez-moi votre histoire, demande le cadî, en s'adressant au chasseur **avec malice**.

— Eh bien, Excellence, j'ai donné un perdreau farci à faire cuire à ce boulanger. Quand je suis venu le reprendre, il a prétendu que je n'avais rien donné. Je veux mon perdreau, c'est mon repas ».

Le cadî, bien sûr, avait préparé la réponse qu'il ferait au chasseur ; il lui dit donc, **ironiquement** :

« Cette plainte mérite l'ouverture du Livre sacré qui nous donnera la solution de ton problème ». Le cadî ouvre un livre et reprend : « le livre sacré dit que le perdreau s'est envolé ».

Le chasseur surpris répond au cadî :

« Peut-être que le perdreau s'est envolé, mais est-ce que les épices, l'ail et les arômes se sont envolés avec lui ? »

Alors, le cadî s'étonne de l'intelligence du chasseur et avoue :

« C'est moi qui ai pris ton perdreau parce que l'odeur a chatouillé mes narines et je n'ai pu résister. Maintenant je vais te naver ton perdreau et te t'invite à déjeuner »

Il y avait une fois, dans un pays bien tranquille, un grain de raisin qui s'ennuyait bien fort dans les bras de sa Maman Vigne. C'était comme ça, du matin au soir. Grain de Raisin s'ennuyait, s'ennuyait, s'ennuyait...

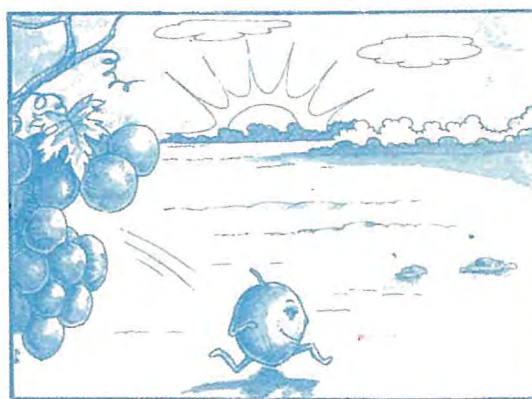


Pour se donner raison, il se disait qu'il n'avait pas de quoi se retourner dans sa grappe où les autres grains de raisin n'arrêtaient pas de le pousser du coude. Il **prétendait** encore que les feuilles de Maman Vigne lui cachèrent le soleil et l'**empêchaient de voir plus loin que le bout de son nez**, qu'il en avait assez de vivre à la manière d'un prisonnier entre ses barreaux. Et patati, et patata.

Mais Maman Vigne ne dort que d'un œil. Les mamans ne font pas autrement quand elles ont leurs petits à garder. Et Maman Vigne appelle :

— Au secours ! Grain-de-Raisin s'est sauvé. Attrapez-le !

Un papillon de toutes les couleurs passe par là. Il entend les pleurs de Maman Vigne. Alors lui aussi **donne l'alerte** :



— Au secours ! Grain-de-Raisin s'est sauvé. Attrapez-le !

Un moineau passe par là. Justement, aujourd'hui, il ne s'intéresse pas aux raisins. Les raisins sont encore verts, il n'a d'envie que pour le papillon et il rêve tout simplement de l'attraper au vol pour le manger, sans pitié pour ses belles couleurs. Mais il entend les appels de Maman Vigne et du papillon. Et il se met à crier lui aussi :

— Au secours ! Grain-de-Raisin s'est sauvé ! Attrapez-le !

Un gros nuage noir passe par là. Du coin de l'œil, il suit les allées et venues de l'épervier. Il lance la flèche de son éclair en direction de l'épervier. Mais l'éclair ne touche pas son but. Il s'arrête pour écouter **les clameurs** que poussent Maman Vigne, le papillon, le moineau et l'épervier. De sa voix de tonnerre, l'éclair couvre les clameurs des autres :

— Au secours ! Grain-de-Raisin s'est sauvé. Attrapez-le !

Un ruisseau passe par là. Il voit le gros nuage noir. Il attend de lui l'averse d'orage qui va enfin lui apporter l'eau, la belle eau qui lui manque tant, par cet été si chaud. Il élargit son lit pour recevoir le plus d'eau possible. Mais il est bien étonné en entendant le **vacarme** que font ensemble Maman Vigne, le papillon, le moineau, l'épervier et l'éclair à la voix de tonnerre. Et lui qui n'a jamais su que **glouglouter** depuis sa naissance, le voilà qui se met à hurler avec les autres :

Histoire d'Alger - El Djazaïr.

Il semble qu'Alger ait toujours existé car elle offrait un abri sûr à tous les bateaux de passage.

Son nom le plus ancien est ICOSIUM : l'île aux mouettes ; on a retrouvé dans la Basse Casbah une pièce de monnaie de 2 100 ans qui porte ce nom.

La ville prend de l'importance et le nom d'El Djazaïr avec Bologhine, le père de l'Emir Hammad qui l'embellit en 960. Elle devient alors un port très riche qui fait du commerce avec l'Europe et l'Orient.

Mais Alger ne sera une capitale, c'est-à-dire la ville la plus importante du pays, que vers 1530. Elle est alors entourée de murailles. On y entre grâce à des portes : Bab El Oued, Bab Azzoun, Bab El Djazira - qui donnait sur le port et Bab Jedid qui ouvrait sur la forteresse appelée Casbah.

Chaque quartier avait sa mosquée. Les plus connues sont Djemaâ El Kebir (la plus ancienne), Djamaâ Ali Bitchine, Djemaâ Jedid.

En 1830, avec l'arrivée des Français, Alger est pillée et démolie en partie.

Actuellement, on remet en état la citadelle - la Casbah - construite en 1591. En la visitant, on retrouve l'histoire de notre capitale.

